NEUF MOIS
AUX
ÉTATS-UNIS
D'AMÉRIQUE.

FRAGMENT DES MÉMOIRES

DE

M. MARC-GABRIEL HURT-BINET.

La gaieté clarifie l'esprit, surtout la gaieté littéraire

GENÈVE
JOËL CHERBULIEZ, LIBRAIRE.
PARIS
Même Maison, rue de la Monnaie, 10.

1862

MONAGHAN 120

3327 FRENCH COLL.

NEUF MOIS
AUX
ÉTATS-UNIS
D'AMÉRIQUE.

FRAGMENT DES MÉMOIRES

DE

M. MARC-GABRIEL HURT-BINET.

La gaieté clarifie l'esprit, surtout la gaieté littéraire

GENÈVE
JOËL CHERBULIEZ, LIBRAIRE.
PARIS
Même Maison, rue de la Monnaie, 10.

1862

PRÉFACE.

C'est une économie de santé, de temps et d'argent, de lire les voyageurs au lieu de les suivre.

J'ai dévoré une foule de leurs écrits, prenant même le plus vif intérêt à ceux d'une date très-ancienne, bien que je n'ignorasse pas que tout avait changé depuis l'époque de leur publication, surtout pour ceux qui concernent l'Amérique.

A la fin du quinzième siècle, Marco Paulo, vénitien, avait employé vingt ans à par-

courir l'Asie; l'ouvrage qu'il a laissé, énorme in-folio imprimé à Lisbonne en 1502, est devenu d'une extrême rareté. Je n'ai fait que toucher l'exemplaire conservé à la bibliothèque de Venise; c'est le doyen des voyageurs modernes; je ne le connais que par les citations de ses successeurs.

Il fallait que le dix-septième siècle fût fertile en toutes espèces d'écrivains; aucun voyageur ne peut être mis en parallèle avec le chevalier Chardin; il a cet avantage, outre celui du style, que beaucoup des provinces qu'il a décrites sont les mêmes à tous égards aujourd'hui qu'à l'époque où il les a parcourues.

Sa description de la Mingrélie, de la Géorgie et de la Circassie, peut encore être

consultée avec fruit par ceux qui suivent la même route que lui.

Chardin a passé quinze ans en Perse, ce berceau d'une civilisation oubliée ; il était choyé à la cour du roi et connaissait à fond les trois différentes langues en usage dans ses vastes États.

Tavernier, baron d'Aubonne, après une absence de plus de douze années, a laissé une relation intéressante des pays asiatiques. Il a pénétré jusqu'aux mines de diamants à vingt-cinq journées de Golconde ; il raconte avoir acheté une pierre blanche, de dix mille écus, d'un Arabe en guenilles, dont la nourriture consistait en riz trempé dans de l'eau safranée.

M. de Lascaris, chargé par l'empereur

Napoléon Ier de pénétrer dans les profondeurs de l'Arabie, a été le dernier de cette école de dévouement, et il y a sacrifié sa vie.

Que sommes-nous auprès de pareils hommes? Cependant, il faut nous lire. On regarde au moins une fois le visage le plus insignifiant.

D'ailleurs il s'agit des États-Unis, beaucoup moins ennuyeux depuis qu'ils ont cessé d'être sages.

CHAPITRE I.

L'hôtel du Louvre. — Promenade au bois de Boulogne. — L'Opéra. — Saint-Ange. — Epernay. — Théâtre français.

Je suis Français. J'habitais Nyon, cette ville charmante des bords du lac de Genève, lorsque les aventures des gens curieux m'ont engagé dans un voyage aux Etats-Unis.

Les préparatifs d'un départ sont une puissante diversion aux regrets de quitter sa maison ; on ne peut s'attendrir en préparant son bagage ; je me suis donc mis en route le 1er octobre 1860.

Je n'étais pas plutôt sur le bateau à va-

peur, qu'un paysan est venu me demander des renseignements sur l'Amérique. Que sera-ce, me disais-je, à mon retour, si, sur le bruit seul de mon projet, on me croit déjà fort sur la matière?

Près de moi, dans le salon de *l'Aigle*, une dame à lunettes tricote avec l'activité, la justesse et la tenue d'une mécanique; cet exercice, comme presque tous ceux des femmes, ne les empêche pas de suivre leur idée; une amie de ma mère racontait qu'il lui était quelquefois arrivé de lire tout une page de latin sans s'en apercevoir.

J'ai rencontré un M. Pougnet de Paris; il a longtemps été chargé de l'administration des vivres de l'armée en Algérie. Il avait environ quatre cents Kabyles à son service; ceux-ci gagnaient deux francs par jour; en ne dépensant presque rien, ils en avaient bientôt amassé cinq cents; alors ils prenaient leur congé. M. Pougnet demandait à l'un

d'eux ce qu'il allait faire. « Je retourne à la montagne; j'achèterai un champ, une tente, deux vaches, des moutons et une femme. » Voilà un exemple de modération à proposer à tant de gens de ma connaissance qui ne se contentent pas même du double.

Parti le 3 octobre de Genève à trois heures de l'après-midi, j'entrais le lendemain à sept heures du matin dans la cour vitrée du magnifique hôtel du Louvre. C'est sans contredit le plus splendide de l'univers. C'est une création toute moderne, appropriée aux besoins de l'époque; je n'ai rien vu depuis, en Amérique, à mettre en comparaison pour la magnificence.

Le progrès matériel en toutes choses, le besoin du comfort est passé dans nos mœurs, grandissant avec la fortune publique et la facilité de locomotion; les terrains et la construction ont coûté à la Compagnie 11,496,328 fr., le mobilier 2,457,000 fr.

Le service intérieur est monté sur le pied des établissements de chemins de fer ; l'ordre règne partout ; les garçons ne restent qu'un an ; c'est pour eux un titre en Europe d'avoir passé par cette école. Il est, je crois, question de créer *un baccalauréat*.

Le dîner est bon, le cuisinier si habile qu'on lui pardonne de servir quelquefois le goujon de la Seine sous le nom d'éperlan ; ce n'était ce jour-là, je suppose, qu'un accident ; on avait probablement imprimé le menu avant l'arrivée de la marée ; le fait a plié devant la lettre.

A l'office des bateaux transatlantiques, place de la Bourse, on m'a montré sur la représentation d'un navire coupé en long par le milieu, la cabine que je dois occuper sur *l'Europa*. J'ai pu voir que les changeurs de Paris dédaignent les petites affaires ; sur ce point ils ne sont pas de leur métier. Entré chez l'un d'eux pour me défaire d'une cer-

taine quantité de monnaie suisse, il a regardé mes pièces avec dédain, s'écriant : *Mais c'est du billon !* Je savais bien que ce n'était pas du bois de Campèche ; je n'ai pu en tirer autre chose.

J'avais retenu une stalle à l'Opéra-Comique ; les spectateurs, même dans ces places d'élite, sont peu à leur aise ; on a d'abord de la peine à y arriver ; les fauteuils sont ridiculement rapprochés ; la troupe est bonne ; Ponchard, bon acteur, a la voix fraîche et une excellente méthode ; la première chanteuse lance de ces notes parties du cœur dont l'effet est immanquable.

On donnait *Ma Tante dort,* pièce d'un comique froid. *Galatée,* la seconde pièce, est très-amusante ; l'auteur a représenté Pygmalion désolé d'avoir animé sa statue, dont l'unique occupation est de lui jouer des tours depuis qu'elle est en vie.

Rien de plus piquant qu'une promenade

au bois de Boulogne en voiture découverte. C'est le paradis terrestre de l'époque ; les Adams et les Ève, plus nombreux que dans l'ancien, circulent dans une atmosphère imprégnée de luxe, de bienveillance et d'innocente vanité.

Le cocher qui me conduisait, bavard doucement aviné, disait qu'un grand nombre de voitures étaient louées ; une calèche de très-bonne apparence coûte six cents francs par mois, plus cinquante ou soixante au cocher. Le mien a été supportable tant qu'il a parlé équipages ; l'agrément de sa conversation s'est moins bien soutenu quand il a entamé le chapitre des finances. — Vous voyez cet hôtel en voie de construction ? il appartient à ce monsieur qui a plus de six millions ; le mari de cette dame dans le coupé vert gagne trois cent mille francs par an ; un autre avait mille francs à dépenser par minute. Enfin je n'ai pas osé lui donner

moins de trente sous pour boire tant il avait la bouche pleine d'or.

On jouait le soir *Sémiramis* à l'Opéra, reprise avec nouvelles décorations d'un effet imposant. Il m'a semblé qu'il s'était introduit un certain pédantisme de vocalisation dans le chant ; les acteurs vous font sentir qu'ils savent la musique ; la loge, dans laquelle j'avais autrefois une place à l'année, est devenue la loge d'un prince dont les destinées étaient de révéler à l'Europe les ressources de la France, en les appliquant sans relâche à sa splendeur et à sa prospérité. Par une hallucination qui a duré plus de trois minutes, j'ai vu mes anciens compagnons de théâtre ; je les entendais causer ; j'étais moi-même à ma place habituelle.

Un seul était présent en réalité dans la salle ; c'était Saint-Ange, ce causeur aimable et disert, fils de l'heureux traducteur d'Ovide, lettré à la seconde génération. Saint-

Ange connaissait mieux qu'un autre, par son père, tous les auteurs du commencement du siècle. Il m'a remercié avec beaucoup de grâce de l'avoir reconnu.

Une seule dame de mes anciennes relations se trouvait dans sa loge ; c'était Mme ***. Ses mains m'ont rappelé ces pâtés de mauviettes que le prince d'Esling qualifiait un jour devant moi de pâtés d'épingles.

Le 8 octobre, je suis allé à Epernay en trois heures; j'ai visité la fabrique de vin de Champagne de la maison de Venoge et Ce. C'est une des maisons dont la marque est appréciée aussi en Angleterre et en Amérique. J'ai été conduit ensuite chez M. Moët, dont l'hôtel est bâti et meublé dans le plus grand style. Voilà comme on voudrait être logé ! Heureux M. Moët ! Il a en outre des trésors de joie, d'esprit et de gaieté, à vendre, à consommer ou à offrir, dans ses caves.

A environ une heure d'Epernay, la pro-

menade de Saint-Martin est digne d'attention ; dans un ravin couvert de grandes roches coule un ruisseau limpide ombragé par de grands arbres. L'usage des habitants de la ville est de faire rafraîchir dans ses eaux le Sillery de l'hospitalité. Epernay, comme tant d'autres villes de France, est embellie depuis dix ans au point de n'être pas reconnaissable ; le prix des terrains a décuplé.

Rentré dans Paris, j'ai revu pour la millième fois la galerie de tableaux du Louvre ; elle est à présent ouverte au public tous les jours excepté le lundi ; anciennement elle ne l'était que le dimanche ; pendant bien des années j'y allais ce jour-là ; je ne rencontrais que des conscrits et des nourrices. Le goût des arts a fait de grands progrès ; ce musée s'est enrichi récemment de Murillos d'une incomparable beauté ; les Rubens ont été habilement rafraîchis ; je crains que ces réparations, comme celles que l'on

fait au corps, ne soient aux dépens de la longévité.

Une nouvelle salle noblement décorée contient les chefs-d'œuvre, mes anciens amis ; je ne les ai pas trouvés changés ; ils m'ont fait le même accueil sympathique qu'autrefois.

Quelle douce existence un amateur des arts peut mener à Paris ! Après avoir vécu le matin avec les Titiens, les Véronèzes et les Velasquez, il va le soir à l'Opéra italien. On jouait ce soir-là le *Trovatore* de Verdi ; la musique est de la nouvelle école ; l'exécution a été parfaite. Ces Italiens ont le défaut de vous rendre incapables de jouir d'autre musique que de la leur.

Quand acteurs et actrices sont jeunes et passionnés, que leurs talents répondent à leurs moyens, c'est un enchantement :

Dans des moments si doux j'ai cent fois éprouvé
Qu'un mortel peut jouir d'un bonheur achevé.

Une jolie bombonnière, c'est le théâtre des Bouffes-Parisiens. On donnait deux pièces, la *Polka des sabots* et *Orphée aux enfers*. Cette dernière a eu deux cents représentations. C'est un genre nouveau que celui de ces compositions; c'est un mélange de farces et de moqueries de la farce elle-même, quelque chose de byronien; acteurs et actrices jouent avec verve et chantent passablement.

Le lendemain, au Théâtre Français, l'affiche annonçait *les Jeunes gens* et *Péril en la demeure*, deux pièces modernes, jouées avec une monotone perfection. Les caractères pris dans un certain monde éphémère et de convention manquent de relief. J'avoue que, composition et acteurs, à l'exception de Reignier, talent à part, m'ont fait souvenir avec regret de l'ancienne troupe dont Samson, l'excellent comédien, est, je crois, l'unique représentant. J'ai eu

tort de parler de la Comédie Française sans avoir vu les Brohan, deux *enfolissantes* étoiles, au dire d'un ami dans lequel j'ai la plus aveugle confiance.

Il est temps de songer que je vais en Amérique.

CHAPITRE II.

Fenton's Hotel. — M. Spurgeon. — Le Musée britannique. — Portrait de l'Arioste. — Palais de Sidenham. — L'aristocratie anglaise.

Le voyage de Paris à Londres se fait avec une surprenante rapidité pour ceux qui ont passé la quarantaine et peuvent se souvenir de l'ancienne lenteur. Parti à deux heures de l'après-midi de la gare du nord, j'étais à Fenton's Hotel, St. James street, à une heure après minuit.

Le paquebot très-incommode était encombré de voyageurs; je n'ai jamais tant vu d'affligés; la nature a donné avec le mal de mer un avertissement aux hommes de

rester chez eux ; ils n'en ont tenu compte ; la race audacieuse de Japhet a fait la sourde oreille. Aussi que de naufrages ajoutés à ceux auxquels on est exposé sans quitter la terre !

L'hôtel de Fenton est le rendez-vous des riches que leurs affaires ou leurs plaisirs appellent à Londres. Il est tenu à l'ancienne mode : beaucoup de comfort, rien qui brille ; il est fort cher, d'autant que les habitués ne paient qu'à la fin de l'année ; la plupart, j'en suis convaincu, ne regardent que le total de leur note. En prenant ses repas dans la maison, il est difficile de dépenser moins d'une livre sterling par jour. C'est là qu'un Français désireux de connaître l'auberge anglaise doit descendre.

Le dimanche j'ai entendu le prédicateur à la mode, M. Spurgeon. L'assemblée était nombreuse ; il a fallu donner la pièce au

bedeau pour obtenir des chaises dans un couloir. J'étais placé de manière à entendre l'orateur sans le voir. Le sermon roulait sur ce texte d'Esaïe, ch. LIII, 5 et 6: *Or, il était navré pour nos forfaits.*

Ce prédicateur de l'école méthodiste a insisté sur le péché originel. Sa parole est nette, son élocution facile; il n'a pas usé des moyens physiques dont j'ai pu juger l'effet plus tard à Cincinnati.

Le lundi j'ai été au musée britannique, amas des plus rares curiosités dans tous les genres; trésor de jouissance pour l'antiquaire, le bibliophile et le philosophe; le soir du même jour j'ai assisté à la représentation de *Lurline*, opéra anglais. La magnifique salle de Covent Garden était loin d'être remplie; de belles femmes en toilettes éclatantes étaient placées aux stalles; j'ai remarqué que, pour la coiffure et autres détails, elles suivent leur incli-

nation personnelle et ce qui leur sied le mieux ; elles ne sont pas, comme à Paris, esclaves de la mode.

Les Anglais ont aujourd'hui la prétention d'avoir une musique à eux ; ils ont tant de patriotisme, que leurs compositeurs ont déjà une immense réputation entre le Strand et Picadilly.

On faisait des réparations à la galerie nationale des tableaux, ce qui ne m'a pas empêché de pénétrer dans le sanctuaire. J'ai admiré une nouvelle acquisition. C'est un portrait de l'Arioste par Titien. La bouche du poëte est en même temps fine, voluptueuse et bienveillante ; ses yeux ont un mélange d'expression tendre et sceptique ; c'est un événement dans la vie que la vue d'un pareil portrait.

Une des merveilles du monde, mais loin de valoir le portrait, c'est le palais de Sydenham ; le faux s'y trouve à côté du vrai,

le mauvais près de l'excellent. Ce genre d'exposition pour tous ne doit pas être contrôlé par un goût sévère ; le grand style ennuie les masses ; la chambre de l'empereur Auguste, ornée seulement de la statue d'or du génie de Rome sur une colonne, paraîtrait trop simple au public de Londres.

On regrette qu'il n'y ait pas une plus grande quantité d'oiseaux des tropiques dans une enceinte où l'on maintient une température aussi élevée. Il est plus facile d'énumérer ce qui manque à ce monde de cristal que de compter les beautés qu'il contient. Les monuments anciens des architectures égyptienne, romaine, moresque, moyen-âge, renaissance, sont reproduits sur une grande échelle avec tous les soins de l'exactitude.

Sur une estrade en amphithéâtre, un orchestre composé de jeunes gens jouait l'air national ; quelques indigènes de la plus

haute respectabilité sans doute se tenaient debout la tête découverte dans l'attitude d'une muette extase.

J'ai ensuite assisté à une représentation de *Don Juan;* la musique de cette partition surprend comme une nouveauté chaque fois qu'on l'entend ; comme le son des cloches, elle se marie à tous les sentiments dont nous sommes remplis ; ses accents sont universels : en l'écoutant, on voit son existence passée comme une suite de vignettes sur une immense feuille de papier brouillard ; toutes les sensations autrefois éprouvées se renouvellent aux sons de ces mélodies merveilleuses.

Londres est l'endroit de l'Europe où l'inégalité des conditions se fait le plus sentir. On peut dans cette saison (octobre) venir à l'Opéra sans être en toilette ; l'aristocratie est dans ses châteaux et les bons bourgeois doivent savoir que l'étiquette n'est pas faite pour eux.

Le fait est qu'un jeune lord, né au milieu du luxe le mieux entendu, ayant voyagé dans toutes les contrées de l'Europe dont il connaît les usages et les langues, entré à vingt ans dans les affaires publiques, possédant de plus la beauté, jointe à une fortune fabuleuse, est un être à part dans la création s'il réunit à tous ces avantages la bonté du cœur et l'élévation des sentiments. J'en ai pourtant connu plusieurs de la plus haute volée, fort loin d'être des exceptions.

Il y a aussi l'aristocratie de finance. Voilà comment j'ai été reçu chez M. Pee Body, matadore de la Cité; on pourra comparer cette réception avec d'autres.

J'étais introduit par un des plus riches banquiers des Etats-Unis avec son fils.

Au bout d'un couloir conduisant à un vaste bureau éclairé par le plafond, mon introducteur a remis sa carte à un employé qui nous a dit que M. Pee Body allait nous

recevoir. Après les compliments d'usage et nous avoir touché la main, il nous a fait passer dans une autre salle où étaient trois siéges, savoir : deux fortes chaises recouvertes de cuir noir et un fauteuil de même. Nous étions quatre dans la chambre. M. Pee Body, grand bel homme d'une soixantaine d'années, est resté debout devant sa cheminée, et il a fait signe au capitaliste, dont il connaissait le chiffre élevé, de s'asseoir, ne nous faisant aucun signe à nous ; il a causé des intérêts du moment, et nous l'avons quitté. J'ai vu depuis la maison de marbre dont il a doté la ville de Baltimore.

Le chemin de fer de l'Ouest m'a mené en cinq heures à Liverpool. En quittant Londres, on éprouve la même satisfaction qu'en arrivant à Paris : on respire, on espère, on rajeunit.

CHAPITRE III.

La salle à manger de l'hôtel d'Adelphi. — L'*Europa*. — Les sermons à bord. — Idée de Bacon. — Le nain suédois. — Halifax.

Tout prend une physionomie spéciale à l'hôtel d'Adelphi le jour du départ d'un des grands paquebots-postes pour l'Amérique; une pareille traversée, c'est quinze jours environ à passer entre le feu et l'eau; vous voyez d'ici la salle à manger au rez-de-chaussée, où sont rassemblés la plupart de ceux qui s'embarquent avec moi sur l'*Europa*. A cette table sont assis un père, une mère et trois jeunes Virginiennes dont la moins jolie est charmante; une mu-

lâtresse, à la même table, fait manger un jeune enfant, et elle prend ensuite son repas elle-même, servie par des blancs en cravates blanches.

Plus loin, un personnage à barbe peu cultivée me paraît ne pas être un puritain d'Ecosse; il boit sa pinte de Cherry.

Ces trois messieurs près de la fenêtre sont à coup sûr des gens vertueux; ils arrosent un très-bon déjeuner avec de l'eau fraîche.

L'aspect général des figures est soucieux; les gens d'affaires rient peu; supposez le même nombre de militaires dans cette salle, la cordialité, la joie, la bonne humeur, le bruit des bouchons, accompagneraient les santés. Les pauvres Irlandais s'embarquant sans le sou ont plus d'entrain que tous ces *Kaufleute*. La poésie déserte quand la fortune s'en mêle; on ne se lance pas dans les régions de la fantaisie quand on songe à ménager, à défendre ou à augmenter sa finance.

Nous partons à dix heures du matin ; le pied que nous posons dans l'omnibus ne sera suivi de l'autre qu'à Halifax dans le Canada.

J'essaierais en vain de décrire le superbe vaisseau sur lequel nous sommes installés. Ce roi des mers a d'autres bateaux à vapeur à son service pour transporter à son bord bagages et passagers.

Au premier moment j'ai compris que la traversée serait dangereuse. Il y avait plusieurs jolies femmes à bord. Cependant, l'océan m'a paru vieilli. Un Français auquel je communique mon observation prétend que c'est depuis qu'il a des vapeurs ; je n'ai plus reparlé à cet homme.

La plupart des passagers ont déjà traversé l'océan et agissent comme chez eux.

On me dit qu'on peut faire quatre repas à bord : déjeuné à 8 heures, collation à 1, dîné à 4, soupé à 9. Personne encore ne

parle du mal de mer, ce fléau anti-social.

Dans chaque cabine, occupée par deux personnes, sont deux ceintures de sauvetage en caoutchouc verni, très-rassurantes quand le temps est à l'orage.

Le lever du soleil est splendide en pleine mer, surtout au moment où son disque apparaît à moitié coupé par la ligne de l'horizon.

Nous avons à bord un nain Suédois; il va se montrer en Amérique; il est marié et se fait appeler M. le comte, ne voulant pas se présenter à des républicains sous un titre inférieur à celui du général Tom-Pouce; il a une certaine noblesse dans les manières, est habillé en rouge comme un seigneur du siècle passé. On dit que quand il y a une querelle dans le ménage, sa femme le porte sur la cheminée, d'où elle ne l'aide à descendre que lorsque la paix est faite.

Il faut voir comme les mines s'allongent

quand on parle des différents naufrages qui ont eu lieu depuis la navigation à vapeur transatlantique.

Un voyageur a raconté, avec les détails qu'il tenait d'un naufragé, la catastrophe de l'*Arctique*, navire d'un tonnage supérieur au nôtre ; l'équipage s'est sauvé, les passagers sur le pont ont subi sept heures d'agonie que le navire a mis à sombrer ; le capitaine à perdu la tête ; on lui a reproché de n'avoir pas construit un radeau, ce qu'il avait le temps de faire ; lui-même en a réchappé, mais quatre cents personnes ont péri corps et biens. D'autres vaisseaux ont disparu sans qu'on ait jamais su où ni comment.

Ce genre de mort n'est pas des plus à craindre ; il est rare que la souffrance soit longue et la tombe est à envier ; Napoléon reposant sur le rocher de Sainte-Hélène parlait plus aux poëtes qu'à l'hôtel militaire des Invalides.

*

C'est aujourd'hui dimanche. Le temps a été toujours détestable; quelques femmes paraissent sur le pont pour la première fois depuis le départ d'Angleterre.

Nous avons entendu un sermon, prêché par un ecclésiastique de bon sens, et j'aurais eu très-bonne opinion de lui s'il n'avait depuis pris à tâche d'être impoli, même insultant envers un jeune prêtre catholique, Breton, se rendant à Portland pour être vicaire-général de l'évêque. Ce jeune prêtre m'a donné des renseignements sur l'église aux Etats-Unis : l'archevêque de New-York est civilement propriétaire de tous les biens afférants à son diocèse; ils sont considérables, représentant plusieurs millions de rente. On sait qu'aucune secte protestante ou autre n'égale en nombre les catholiques romains aux Etats-Unis; les Unitariens viennent ensuite.

Un second sermon a été prêché par un

enthousiaste, apôtre amateur. Il va avec sa jeune femme convertir les païens; il était en prêchant dominé par une surexcitation nerveuse ; elle se manifestait par des larmes abondantes. Il est de l'école des pleurnicheurs; son discours d'ailleurs semé de quelques belles images ; c'est une tête exaltée; il nous a raconté sa conversion, nous faisant frémir, en avouant qu'il avait haï Dieu, formule qu'il affectionnait. Il l'a répétée deux fois.

Le soir, un vieux bonhomme à mine égrillarde nous a annoncé une réunion de dilettanti ; une affiche pompeuse a circulé ; il a commencé par une chanson à refrain, dont le sens était : J'ai un cheval que j'ai fait monter à ma femme ; il est méchant et l'a tuée. Je l'ai fait enterrer avec toute la décence possible; sur ces entrefaites je me suis remarié ; mes amis me conseillent de vendre le cheval ; je m'en garderai bien, je le garde pour la seconde.

La vie du bord n'est pas amusante ; il est difficile d'être de bonne humeur quand on est gêné jusque dans son lit, et impossible d'avoir de la dignité quand on va sautillant ou s'appuyant aux meubles pour ne pas tomber. Les détails de la toilette laissent beaucoup à désirer ; l'eau est trouble au point qu'on en prépare un verre à part pour la bouche.

La bibliothèque est composée de deux ou trois cents volumes bien choisis. J'ai lu les Essais de Bacon ; il avait lu lui-même les Essais de Montaigne. C'est un grand homme, souvent paradoxal ; il soutient que les mauvais maris font les bonnes femmes, parce que celles-ci leur savent gré d'être pour elles une exception ; il affirme qu'elles tiennent à ces mauvais maris et qu'elles montrent pour eux une admiration et un amour d'autant plus vifs qu'elles les ont épousés contre le gré de leurs parents et

contre tous les conseils du bon sens et de leurs amis.

Notre capitaine est un jeune et joli garçon, frais, avec la figure du villageois sur un théâtre de société ; sa mine n'a rien de terrible, et on ne lui confierait pas à la Porte Saint-Martin le commandement d'un vaisseau de carton.

Suivant le programme, nous devrions être à Boston ; nous ne sommes encore qu'à quatre cent mille d'Halifax.

On peut et doit dans toutes les situations de la vie, dans la maladie, dans les fers, dans la pauvreté, qui est un esclavage, travailler à son perfectionnement moral ; la patience est la vertu que l'on peut exercer avec le plus de profit à bord. Cette qualité de l'âme devient une habitude, malgré la décision du grand-père de Mirabeau, qui l'appelait la vertu des ânes et des maris trompés.

L'*Europa*, inscrite comme jaugeant 1260 tonnes au bureau de l'amirauté de Glasgow, est à sa douzième année de voyages, et en a, par conséquent, accompli environ 120; sa réputation est d'être plus sûre que rapide; elle est malle-poste de Sa Majesté la reine. Quelques passagers ont déjà traversé l'océan dans sa coque en dix jours et demi. L'un de ces derniers, Français de Paris, va depuis quinze ans à la Nouvelle-Orléans dans l'automne. Il ne semble pas plus fatigué ni plus vieilli qu'un autre de son âge; il a quarante-deux ans.

Les domestiques du bord, qualifiés de Stewards, sont presque tous mariés; leurs femmes vivent à Liverpool ou à Boston, et par la force de l'habitude on dit qu'elles ne s'inquiètent pas plus de leurs maris que s'ils étaient auprès d'elles.

Je n'oublirai jamais l'impression que m'a laissée mon premier pas sur le nouveau con-

tinent. Christophe Colomb a débarqué un vendredi et n'a pas éprouvé plus de transports ; en fait de jouissances on peut s'égaler aux héros ; ce n'est, hélas ! que dans la constance à supporter les peines et à les surmonter qu'ils nous surpassent.

La ville d'Halifax où nous abordions à quai est un point de la côte canadienne où l'*Europa* a déposé trois cents ballots de marchandises avec les lettres pour le continent, de manière que les nouvelles arrivent à New-York avant le steamer qui les porte.

Les Français passagers ont les premiers sauté à terre. On s'est répandu dans la cité en progrès ; on y trouve d'excellentes huîtres dans des maisons spéciales ; quelques esprits d'élite sont revenus en conquérants émus. Tout abonde dans cette ville pavée seulement en partie : gibier, poissons, légumes ; le tout à bon marché. Malheureuse-

ment la nuit éclairait seule le tableau; à l'arrivée d'un des géants de l'Atlantique, une partie de la population veille pour lui souhaiter la bienvenue.

Le moment de la séparation s'approche; quelques heures encore et nous remercions le capitaine de son zèle; le dernier jour de la traversée est, malgré le regret de se quitter, une petite fête. On boit à la santé du chef de l'expédition; il a donné des ordres pour que la table soit exceptionnellement servie; on se regarde les uns les autres avec un certatn intérêt sans se demander où on se reverra, ce qui dans ce pays formaliste de la Nouvelle-Angleterre serait une trop forte liberté.

Je le répète, je crois: une traversée est pénible. C'est une courte prison sur un sol mobile. Le roi Louis XI aurait pu, au lieu de ces boîtes où il retenait le cardinal la Balue et autres, boîtes où l'on ne pouvait se

tenir debout, s'asseoir, ni se coucher, les mettre sur un de ses vaisseaux. Pour moi, j'aurais fait le cardinal aumônier de l'*Europa*.

J'arrive pour être témoin d'une élection présidentielle. M. Lincoln paraît avoir beaucoup de chances ; il a pour compétiteur M. Douglas. Un citoyen d'Halifax nous a montré une espèce de médaille, entourée de cuivre, sur laquelle on voit d'un côté le portrait de M. Abraham Lincoln, de l'autre celui de M. Hamlin, porté à la vice-présidence. De cette manière ceux qui n'ont pas d'opinion arrêtée peuvent se décider sur la mine. Pour moi, sur l'inspection des figures, je ferais M. Hamlin président, parce qu'il ressemble à M. Fox.

Je vois depuis hier de nouvelles espèces d'oiseaux d'eau. Ancien rédacteur des *Grêbes du Léman*, je suis d'intelligence avec ces rapides habitants de l'air ; ils me

parlent le même langage qu'en Europe ; ils me disent que le cœur est fait pour souffrir, l'esprit pour changer, l'âme pour attendre.

CHAPITRE IV.

Boston. — Les dîners américains. — Le collége de Cambridge. — M. Felton. — Habitudes des habitants.

Le 4 novembre 1860, vers 3 heures, nous entrons dans la belle rade de Boston après dix-sept jours depuis Liverpool, au milieu d'un grand nombre de navires de toutes grandeurs, sortis majestueusement du port. Il n'y a pas besoin d'être marin pour remarquer l'élégance de la coupe des embarcations américaines.

La rade est défendue par de jolis forts sur des îles ; ils sont armés de canons sans ca-

noniers ; leur garde est confiée à quelques invalides.

La politesse des employés de la douane fait un contraste agréable avec le ton des mêmes agents en Angleterre.

Les maisons de Boston sont pour la plupart construites en jolies briques rouge-cerise. C'est si propre qu'on les prendrait pour des joujoux d'enfants qu'on serre tous les soirs dans une boite.

Les détails nuisent à l'effet du débarquement ; les soins du bagage n'ont rien de poétique ; l'homme, cherchant sa malle égarée, ne peut s'élancer sur les ailes de l'imagination ; cependant un aigle planait au-dessus des nuages, et, blason vivant, nous invitait à prendre terre.

L'hôtel Revère, où je descends à Boston, est dans les proportions modernes ; la salle à manger est vaste, la cuisine richement fournie. Profusion de hors-d'œuvres ; on

vous sert quatre ou cinq espèces de pains ou de galettes.

Les Américains mangent vite et sont peu difficiles. Pendant tout mon séjour aux Etats-Unis, vivant dans les premiers hôtels, je n'ai pas une seule fois rencontré du beurre frais sur la table ; les autres ne s'en apercevaient pas. La verrerie et les porcelaines sont riches et ébréchées.

Une nombreuse liste de mets vous est présentée à des tables où l'on dîne à côté les uns des autres sans dîner ensemble. On peut demander douze plats et autant de hors-d'œuvre sans payer plus que celui qui n'en consomme que deux.

Vous avez été inscrit au bureau de l'hôtel et vous payez chez Revère 12 fr. 50 c., que vous alliez dîner en ville ou non. Quelques Américains dînent avec une extrême rapidité. On les appelle *Fast-line train express*. C'est une sorte de repas que

Renaud de Beaune, archevêque de Bourges, appelle des soupers de promenades, *cœnas ambulatorias,* qu'il n'aimait pas plus que moi !

Les huîtres sont d'une abondance surprenante dans les parages de la Nouvelle-Angleterre. On en fait un commerce étendu, les envoyant dans toutes les villes de l'ouest.

Les gens même très-riches se privent de vin. On m'a dit que c'était pour conserver leur crédit ; ils ménagent l'opinion du garçon de table, et quand vous leur voyez boire avec tant d'intrépidité un énorme verre de lait glacé, c'est pour mettre à sec le dollar qui est au fond.

Ils n'ont pas le teint de la santé comme les Anglais ; le jaune-brun domine déjà à Boston et va se fonçant vers l'ouest.

On met trois quarts d'heure en omnibus pour aller au collége de Cambridge. M. Fel-

ton, le président, rappelle M. Cuvier pour la figure ; il est plus grand de taille ; il a de ces grosses têtes dans lesquelles se jouent les mastodontes. Cambridge passe pour posséder le premier collége de l'Amérique. Les professeurs, recrutés parmi toutes les nations, sont choisis pour leur capacité sans égard au pays où ils sont nés. Les étudiants sont surveillés sous les rapports de l'hygiène, des mœurs et des relations. Le conseil directeur désire qu'ils soient portés à une bonne conduite par des motifs élevés : quand deux ou trois avertissements n'ont pas suffi pour ramener au devoir, l'expulsion est prononcée. Les parents ont ainsi une garantie de la régularité des jeunes gens tant qu'ils assistent aux cours. Il y a des réglements pour les sorties et les absences dont le but est de rendre l'élève sédentaire et rangé. Ce collége me semblerait ne laisser rien à désirer si M. Emer-

son y occupait une chaire de philosophie.

Le monument de Bunker-Hill, tout en granit, a été élevé pour indiquer aux générations la place d'un des plus mémorables combats livrés pendant la guerre de l'indépendance, le 17 juin 1785. La première pierre en a été posée par le général La Fayette *(le bienfaiteur de la nation)*, au milieu d'un immense concours de peuple, parmi lequel se trouvaient encore bien des soldats de la journée. Un d'eux survit aujourd'hui ; il est âgé de cent cinq ans ; peu d'hommes peuvent se flatter d'être aussi bien conservés à cet âge.

Du haut du monument en forme d'obélisque, on jouit de la vue de Boston à vol d'oiseau. Ce sont toujours les jolies maisons d'étrennes.

Boston contient une société choisie ; la littérature française y est appréciée, la langue apprise et sue par beaucoup de per-

sonnes, dit-on ; je ne m'en suis pas aperçu. Dans cette ville opulente tous les hommes sont pareils; qui en a vu un, les a vus presque tous. Le puritanisme et le commerce les ont taillés sur le même patron; il règne entre eux la plus parfaite égalité d'éducation, de costume, d'habitudes; le luxe brillant est inconnu.

On donne une soirée le jour de la noce, et tout est dit jusqu'au mariage des enfants qui naîtront.

L'habitude de l'économie ne se perd plus quand on l'a pratiquée depuis la première jeunesse, et c'est d'ailleurs une question de savoir si ceux qui sont doués des qualités nécessaires pour faire fortune ont celles nécessaires pour en jouir. Je crois que ces facultés sont si dissemblables qu'elles se confondent rarement; on m'a dit que les fortunes dans ce pays n'allaient à la troisième génération qu'exceptionnellement.

La rigidité des mœurs, la surveillance jalouse des uns sur les autres, les bureaux de renseignements, rendent presqu'impossibles les jouissances recherchées : aussi ceux auxquels leurs moyens le permettent, vont-ils en Europe s'ils veulent se distraire.

CHAPITRE V.

Le *Métropolis*. — Le nègre. — Arrivée à New-York. — Astor-House en feu. — Musée Barnum. — *What is it*. — Le poisson ange. — E.-V. Haugvout et Cie. — La ville.

Parti de Boston à 6 heures du soir, j'ai pris le chemin de fer pour Fall-River, d'où l'on s'embarque sur le Sound pour New-York. Le système des chemins de fer est différent de celui d'Europe ; d'immenses vagons comme des omnibus laissent un espace pour marcher au milieu des banquettes placées des deux côtés comme dans un char à bancs. Le bureau du paiement est dans le wagon.

Rien de plus beau que les vapeurs sur le Sound ; le *Métropolis,* sur lequel je suis monté, est un monument à trois étages, meublé avec luxe, lambrissé or et blanc ; on se croirait au foyer de l'Opéra nouvellement réparé quand on entre dans les immenses salons.

La cabine réservée que j'occupais, très-confortable, avait un lit plus grand qu'à bord des transatlantiques ; il y avait environ deux cents personnes à bord ; de beaux hommes de couleur circulent et font le service ; les fauteuils sont si amples qu'on peut sans inconvénient passer la nuit dans le salon. Une jeune femme et deux enfants ont dormi à côté d'un nègre étalé par terre dans une pose pleine de grâce, telle enfin qu'elle ne peut se renconter que parmi ces éternels enfants que l'Afrique nourrit sous ses palmiers.

A six heures du matin, par un temps froid,

j'étais sur l'avant-pont pour ne rien perdre de la vue du port de la plus grande ville des Etats-Unis.

Avant de l'atteindre, on voit sur les nombreuses îles des maisons de campagne élégantes et des usines ; on a vu passer un grand nombre de bateaux à vapeur, de navires à voiles et d'embarcations de toutes sortes.

Cette immense cité de New-York contient plus d'un million d'habitants. J'avais retenu une chambre dans Astor-House ; comme j'en approchais, une fumée épaisse et le passage des pompes m'apprit qu'un incendie dévorait une partie de l'établissement. Ce qu'il y a de caractéristique, c'est que pendant le plus fort de l'embrasement, on distribuait des numéros de chambres comme à l'ordinaire, on servait les déjeuners dans une autre partie de la maison ; enfin l'esprit du commerce dominait le feu.

Les pompes à incendie ressemblent ici à de grandes théières argentées ; elles fonctionnent à la vapeur et sont d'un ménagement facile.

Je me suis logé dans une auberge de seconde classe, ne voulant pas jouer à la salamandre.

De beaux nègres servent dans l'hôtel que j'ai choisi. On s'indigne quand on apprend que les hommes de couleur sont politiquement esclaves dans les Etats-Unis du Nord, malgré toutes les belles phrases dont on vous régale contre l'esclavage du Sud. Ils n'ont aucune part au gouvernement de la chose commune, à la gestion des intérêts qui les touchent de plus près. Dans la vie civile, ils sont exclus de tout et partout, des wagons, des tables d'hôtes et même des églises. Il y a environ dix ans, on a saccagé les lieux d'assemblées religieuses qu'ils avaient fondés. Les habitants de la ville

assistaient froidement à ces profanations.

Osons le dire, la plus noble jalousie existe ici contre les habitants du Sud; on les qualifie de *princes du Sud*. En effet, grands propriétaires élevés libéralement, doués d'une intelligence vive, leurs manières sont différentes de celles des gens du Nord, voués dès leur enfance à l'utile profession de commerçants.

Un citoyen vertueux, M. Hiram Gilmore, avait fondé à ses frais à Cincinnati une école pour les enfants de la race africaine; il n'a été secondé, ni par la ville, ni par le gouvernement de l'Ohio.

Beaucoup d'annonces du musée de Barnum avaient été répandues sur le *Métropolis*. Je me suis rendu après le déjeuner dans les salles d'exposition. Elles sont vastes et dignes de l'intérêt des voyageurs et des curieux.

Quantité de ces monstres marins que

nous voyons empaillés avec étonnement dans les musées ordinaires sont là, vivants, dans de grandes piscines de verre ; un jet d'eau intérieur renouvelle le liquide et permet à ces animaux de subsister.

On voit une des merveilles de la nature, le poisson *Ange Holocanthus ciliaris*. Ce poisson réunit à la magnificence de ses couleurs des nageoires qu'on pourrait prendre pour des ailes ; on en connaît soixante-six espèces de différentes nuances.

Je ne puis passer sous silence un être moitié homme et moitié singe, présenté sous le nom de *What is it* (qu'est-ce que c'est). Il se rapproche autant de l'une que de l'autre branche de l'espèce (je parle ici en naturaliste) ; son geste et son regard tiennent plus du singe ; sa poitrine tient plus de l'homme.

Je me demandais : Cet être a-t-il une âme ? M. Ballanche veut qu'on bâtisse la

sienne, qu'on la façonne, qu'on l'édifie; à coup sûr celui-ci n'y a pas songé.

A une lieue de la ville j'ai dû, pour aller faire une visite, passer sur un *Bac Fairy boat*. Ces bacs sont des îles flottantes avec de grandes salles bien chauffées en hiver. Sur huit femmes de la famille que j'allais voir, il y en avait quatre remarquablement jolies.

M. E. V. Haugwout, pour lequel j'avais une lettre d'introduction, m'a fait lui-même les honneurs de ses immenses magasins et des vastes ateliers qui les alimentent.

Ce n'est qu'en Amérique que l'on trouve une pareille usine dans la rue la plus riche de la ville. M. Haugwout joint à la fabrication des lampes et conduits pour le gaz, trois branches d'industrie donnant une occupation journalière à trois cent cinquante ouvriers. Il fabrique les objets plaqués pour services de table, la verrerie fine

et la coutellerie. J'ai remarqué qu'on argentait les lames de couteaux pour les nettoyer sans les user.

Beaucoup de Français sont employés à la gravure sur verre et à la gravure sur cuivre ; ils gagnent quatre dollars (vingt francs) par jour.

Depuis que le commerce a envahi le monde, les grandes villes se ressemblent toutes. La principale artère de New-York, Broadway, est souvent à s'y méprendre comme le boulevard de Paris et Regent's street à Londres. Les vernis et les ors sont plus brillants ici.

Je me disais : Le commerce sera réellement la marque de la civilisation, quand tous les négociants, au lieu de songer à ne pas être trompés par les autres, ne seront attentifs qu'à ne pas tromper eux-mêmes.

L'activité est surprenante dans cette ville. Je commence à croire que la fatigue

est un préjugé d'Europe à ajouter aux autres.

Howard House, où je demeure, est éclairé toute la nuit. Les maisons particulières le sont toutes au gaz ; on ne voit jamais de bougies sur les cheminées ; un tuyau se vissant du mur à une lampe portative suffit.

Je vois passer sous mes fenêtres un régiment de milice. Il pleut ; les soldats sont vêtus de belles capotes gris-bleu, avec collet par dessus tombant jusqu'au milieu des bras ; les hommes ont une tournure martiale et gardent leurs distances, ce pivôt de toute tactique, aussi bien qu'une compagnie de ligne en France.

Au moment où j'écris, une révolution se prépare ; la nomination de M. Lincoln a déplu aux Etats du Sud. Ils ont forcé les employés du gouvernement fédéral à se retirer. La scission embrasse presque tous les

Etats à esclaves, solidaires les uns des autres dans la question. La Caroline du Sud, dont Charleston est la capitale, a toujours été l'enfant terrible de l'Union ; elle a donné le premier exemple de la révolte. Le commerce est dans un état de crise violente ; le mal est déjà arrivé à un tel point que, si d'ici à quelques mois la difficulté n'est pas surmontée, soit par un accord pacifique appelé ici un compromis, soit par une prompte répression du désordre, il y aura beaucoup de ruines et de banqueroutes.

Je crois que c'est une guerre de peuple à peuple qui commence. Les Caraïbes et les Algonquins sont de nouveau en présence : cette guerre durera longtemps avec des suspensions d'armes momentanées. La véritable harmonie, résultant de la conformité d'intérêts, de mœurs, d'avenir, ne peut se rétablir, à moins d'un miracle.

Les Américains du Sud des Etats-Unis

ont réellement une patrie ; la patrie mentale des habitants du Nord est le plus souvent l'Europe.

Le premier Consul ramenait toujours le général La Fayette au chapitre de la guerre. Celui-ci lui répondait : Les plus grands intérêts d'un peuple se sont réglés par des rencontres de patrouilles.

Aujourd'hui c'est différent : le puritanisme favorisant les nègres sans sincérité, puisqu'il refuse dans le Massachussets et ailleurs les droits politiques aux gens de couleur, comme je l'ai dit plus haut ; le puritanisme, dis-je, fera des sacrifices à son animosité sous prétexte de son horreur pour l'esclavage.

Un homme sérieux, parmi les griefs qu'il reprochait aux habitants du Sud, comptait leur bienveillance pour les femmes de couleur.

Les habitants de l'Ouest sont plus conséquents ; un riche citoyen de Cincinnati,

M. H., me disait que, si un bon sujet de race africaine se présentait pour être commis, il l'accepterait au cas où ses autres employés n'y mettraient pas obstacle. Je lui ai raconté que mon meilleur ami de collége était un mulâtre. Ce jeune homme est devenu conseiller d'état dans son pays. Il était originaire de l'île Bourbon ; on le retrouvera dans mes Mémoires.

Les éloquentes paroles prononcées par M. Webster il y a trente ans passent à l'état de prophétie. Voici ce qu'il a dit au moment où un rayon de soleil éclairait le Sénat : Quand mes yeux verront le soleil pour la dernière fois, puisse-t-il ne pas briller sur les membres dispersés et déshonorés de cette Union si glorieuse autrefois, sur un pays déchiré par la guerre civile et peut-être abreuvé du sang de ses fils !

J'ai parcouru la majeure partie de la ville de New-York. Le quartier des ports

et les rues secondaires laissent beaucoup à désirer sous le rapport de la propreté. Les ordres sont donnés par l'autorité, mais elle n'ose sévir contre des employés ayant voix au scrutin.

C'est aujourd'hui dimanche ; les omnibus ne circulent pas dans les rues ; cependant j'aperçois des boutiques ouvertes. On est moins sévère qu'à Boston.

Presque tous les citadins que je rencontre laissent croître leur barbe, à l'exception de la moustache qu'ils rasent soigneusement. Leur teint est pâle, tirant sur l'orangé ; ils vous regardent à peine ; leur marche est violente. Les femmes sont jolies, se mettent avec goût. La partie fashionable de Broadway est brillante. C'est le boulevard de Gand de l'endroit.

Le marbre est commun dans l'Etat de New-York, dont Albany est la capitale. Il n'est pas rare de voir de grandes maisons

dont la façade est entièrement construite avec cette pierre ; elle n'est pas de première qualité. Les sculpteurs font venir des marbres d'Italie pour leurs travaux d'arts. Cette immense ville est, en un mot, le Paris du Nord des Etats-Unis. C'est là qu'un Français est le moins dépaysé.

CHAPITRE VI.

Les forêts primitives. — Le dîner de Rochester. — Niagara. — Les chutes.

Pour me rendre à Cincinnati, où j'avais l'intention de séjourner, j'ai pris le chemin de fer conduisant à Buffalo, sur les bords du lac Erié et près de Niagara. J'étais impatient de voir les chutes.

Passé la ville d'Utica, la partie intéressante d'un voyage aux Etats-Unis commence. On est en contact avec la nature. Les forêts primitives vous apparaissent, coupées de cultures, remplies de troncs d'arbres imparfaitement brûlés ou coupés, offrant les plus bizarres figures : tantôt c'est une

vieille femme défendant son parapluie retroussé contre l'orage; tantôt un chasseur courbé vers la terre, tenant en joue une suite de mirmidons; ici c'est un clocheton carbonisé, percé à jour par les caprices du vent et de la flamme.

Quand, plus tard, la nuit répand son ombre sombre, les lignes se confondent et présentent des formes de fantômes effrayants.

De loin en loin, sur quelques acres cultivés, on voit de petites maisons appelées *loghouses*. Plusieurs sont élevées sur des terrains marécageux, où croît en abondance, parmi les maïs, une sorte de potiron couleur orange. Ils abondent au point que dans la maturité on ne les met point à l'abri du bétail, qui, comme il arrive aussi aux créatures raisonnables, n'abuse pas de ce qui lui est offert à profusion.

Voici l'aspect du pays : d'immenses forêts comme de Paris à Rouen ; elles ne sont ni

debout ni abattues. Quelques gros arbres renversés et choisis gisent sur le sol ; d'autres, imparfaitement coupés, se culbutent les uns sur les autres, comme des capucins en goguette.

Je me suis arrêté à Rochester, ville de 48,000 habitants. Il y avait de tout ce qu'on pouvait désirer à la station, ou du moins quatre ou cinq femmes, avenantes et jolies, répondaient affirmativement à toutes les questions. — Madame, nous voudrions une soupe aux huîtres. « A l'instant, la voici, Monsieur. » On apportait des petits morceaux de biscuit de mer, trempés dans de l'eau chaude et du lait. Pourrions-nous manger des beefsteacks? « Ils sont tout prêts. » Arrivent alors des tartines de pain grillé, arrosées de bouillon noir. Voulant essayer d'un plat sucré : Madame, auriez-vous un gâteau de riz? « Ces Messieurs ne pouvaient mieux choisir. » On

nous sert du blé bouilli dans une purée de blancs d'œufs. J'avais deux voyageurs avec moi, partageant ces somptuosités.

Le wagon part ; lui seul a la parole sur les chemins de fer ; chacun est sensé connaître le programme et l'horaire ; aucune barrière, aucun employé pour arrêter l'imprudent qui s'élance sur la première marche de l'escalier conduisant à l'omnibus énorme.

Cette première marche est éloignée de plus de deux pieds du sol ; mais les habitants n'y regardent pas de si près, ils sont d'une autre argile que ceux du vieux monde. Où les anciens possesseurs du sol poursuivaient le daim, l'élan et l'ours, les nouveaux poursuivent le dollar avec la même ardeur, la même énergie, le même mépris du danger. Les gens bien élevés ne lisent jamais l'article des accidents sur les gazettes.

Les belles demoiselles de Rochester

m'avaient si bien régalé, que j'ai manqué le train conduisant à Buffalo.

J'en ai pris un autre, et suis arrivé à Niagara, lieu de rendez-vous dans la belle saison. Les lunes de miel y éclairent de nouveaux époux. D'heureux couples y viennent passer ces jours où les caractères s'essayent pour le périlleux voyage de la vie à deux.

C'était le soir; le bruit des chutes se faisait entendre dans l'auberge où j'étais débarqué; leur voix, autant que l'impatience de les voir, me tenait éveillé.

Avec quel empressement je me suis levé le lendemain! Une voiture m'a mené à la première, sur la rive américaine, et le spectacle a surpassé mon attente. Cette chute, (il y en a trois) m'a d'abord inspiré un sentiment de quiétude, comme quand on se sent vivre dans l'universalité. La masse d'eau, un Mont-Blanc en déroute, se préci-

pitant à pic d'une hauteur considérable, m'attirait. J'ai pensé dans cet instant mémorable aux êtres que j'ai tant aimés et que j'ai perdus; il me semblait les avoir auprès de moi, je les voyais participer à l'enchantement que me procurait un phénomène si calme dans sa grandeur. L'eau coule sans impétuosité; liée du haut en bas, elle vous engloutirait sans perdre sa majesté, sans regret comme sans colère.

L'ensemble du spectacle est éclairé d'une lumière opalisée par des arcs-en-ciel mobiles.

C'est un voisinage dangereux pour ces hommes qui ont senti leur mortalité, pour ceux aussi qui la prévoient sans la craindre, et auxquels leur confiance dans la sagesse suprême fait quelquefois désirer les derniers embrassements de la terre.

Passant deux cent cinquante pieds au-dessus du fleuve sur un pont, chef-d'œuvre

de l'industrie, en face du chef-d'œuvre de la nature, on touche le rivage canadien. Vous voyez alors de plus près la chute principale, en fer à cheval, et la troisième, à gauche de celle-ci. Des îles boisées sont suspendues sur l'abîme ; elles vont s'engloutir bientôt pour faire place à d'autres.

Descendant par un chemin creusé le long de la route, on rencontre une table de rochers surplombant.

L'effet de cette chute est le même à l'œil que pour la première, mais le moment solennel est passé ; on voudrait saisir les nayades se balançant dans ces vapeurs irrisées. De grands oiseaux blancs et bruns volent sans cesse, comme pour percer le rideau fantastique.

Avant de descendre, on s'est affublé d'une casaque imperméable pour être protégé contre les nuages humides.

Un immense hôtel sur cette rive est à la

disposition des voyageurs en été ; il était fermé, et je suis retourné au grand village de Niagara, percé de rues non pavées fort larges en attendant les maisons.

A mon grand regret, je n'ai pu visiter un settlement d'Indiens aux environs. J'en ai rencontré trois sur une carriole, un homme et deux femmes; l'homme mis comme un Américain, les femmes bien enveloppées dans des robes de tartans. A leurs figures on ne pouvait pas se méprendre sur leur race.

J'étais un jour entrain de dîner à l'hôtel Burnet à Cincinnati, lorsque j'ai reçu cette lettre :

« Dans le porteur de la présente j'ai l'honneur de vous présenter le jeune sauvage dont nous avons parlé ; il ne se doute pas qu'il soit question de lui, mais il croit qu'il vient seulement chercher un livre ; veuillez, etc. »

Je vis alors entrer un garçon d'environ douze ans, très-brun, portant la fierté peinte sur son visage. Je lui ai parlé de ses études, qu'il a faites à l'école ; il m'a répondu avec intelligence. Son père est Américain, et raconte qu'à l'âge de quelques mois il gardait rancune quand on le contrariait.

Il était à cet âge *conceited of himself*, comme tant d'autres plus tard. J'ai rarement eu une surprise plus agréable qu'en le voyant entrer. J'en serai toujours reconnaissant envers la personne distinguée qui me l'adressait.

CHAPITRE VII.

Cincinnati. — Les bains. — Séparation dans la société. — Les établissements de salaisons. — Les plaisirs du monde. — Le cimetière par actions. — La campagne. — Les bureaux de renseignement. — La culture de la vigne. — Les lectures. — Le port. — Les Irlandais.

Cincinnati est une ville de deux cent mille âmes, régulièrement bâtie. C'était un village il y a trente-cinq ans. Son admirable position sur l'Ohio, entre trois Etats riches, a favorisé ce prompt accroissement. Les principales rues sont bordées d'arbres, et l'ensemble a un grand air d'ordre et d'opulence.

L'hôtel Burnet, où je suis descendu, est dans les proportions de l'hôtel Astor à New-York et de l'hôtel Revère à Boston. Il contient de beaux bains qui auraient fait ma consolation si les baignoires ne laissaient pas couler l'eau. J'ai longtemps cherché pourquoi ; enfin j'ai découvert que c'était une attention délicate des garçons, afin que les baigneurs américains n'eussent pas un instant de repos dans ces moments de bien-être pour les autres. Le bain est la troisième des vraies jouissances ; la vanité n'y entre pour rien. Le bain, comme nous le prenons en France, n'est pas d'un usage très-fréquent. Dans cet hôtel, logeant environ cent cinquante personnes, j'y rencontre rarement du monde.

Un avis affiché dans les chambres à coucher apprend que les femmes peuvent en faire monter dans leurs chambres. On est étonné du peu de rapport de société exis-

tant entre les deux sexes ; même dans les ménages, tout occupé de la recherche des affaires, le mari passe le jour dans son bureau ; il ne voit sa compagne que le soir, dînant fréquemment aux tables publiques. A l'hôtel il y a salon des dames, où je les vois toujours entre elles ; dans les voitures de même.

L'activité, l'inquiétude de la race de la Nouvelle-Angleterre et de l'Ouest, la rapproche des Indiens. Montesquieu et Buffon auront toujours raison en faisant procéder le tempérament des peuples du climat qu'ils habitent.

J'ai longtemps vécu en Angleterre ; ceux qui ne découvrent pas les mœurs des anciens Bretons sous les fracs modernes, sont des observateurs qui se paient de mots et d'apparences.

Les Etats d'Indiana et de Kentucky, touchant l'Etat de l'Ohio, donnent à la ville de

Cincinnati une importance encore augmentée par sa situation sur le fleuve. Il s'y fait le plus grand commerce de bêtes noires de l'univers. Dans l'espace de trois mois on abat environ cinq cent mille individus. Il faut que le climat de l'Ouest soit bien favorable à l'élève de cette race, puisque les troupeaux sont composés de bêtes également grasses, bien qu'on ne se donne certainement pas la même peine que chez nous pour les faire arriver à l'embonpoint.

J'ai visité l'établissement considérable de S. Davis J^r^ et Ce. Il est curieux de voir avec quelle rapidité les porte-soie passent à l'état de salaisons.

Dans un réduit de quinze pieds carrés sont réunies autant de bêtes que l'espace en peut contenir, de manière enfin que les dos se touchent et qu'un homme monté sur ce tapis vivant, armé d'une masse de fer à pointe obtuse de deux côtés, leur

distribue adroitement des coups qui les abattent sans qu'ils puissent le mordre. De là, ils passent aux égorgeurs ; ceux-ci les poussent dans une vaste chaudière remplie d'eau bouillante, d'où on les tire pour ràcler le poil mis à part. A une troisième place on les vide ; il sont ensuite pendus la tête en bas par centaines, aux poutres du plafond garnies de crochets.

Toute l'opération pour un porc ne dure pas plus de cinq minutes. Pour le même travail en Europe on met une demi-journée.

Après son état de pendu, l'animal est porté dans des laboratoires où il est dépecé, paré, salé, puis placé dans de jolis tonneaux, destinés à nourrir une notable partie de la vorace humanité.

Pendant mon séjour, 100 livres vivantes coûtaient 25 francs ; prêtes à être livrées au commerce, 45 francs.

Ce qu'on appelle plaisir et distraction

dans l'Ouest ne ferait pas rire des Parisiens. Hier, dans une salle contenant plus de douze cents personnes, j'ai entendu une lecture sur l'homme, les climats et les mœurs. Elle était faite par un citoyen dont l'enfance même a été consacrée aux voyages.

A l'âge de douze ans il a commencé ses pérégrinations.

Il nous a raconté une excursion en Afrique, où il a rencontré une tribu de nègres d'un si mauvais caractère, que, quand ils se rencontrent sur un chemin, ils se précipitent la tête l'un contre l'autre pour se la briser ; il a ajouté que les femmes étaient moins têtues, ce qui a déridé le grave auditoire.

Il existe hors de la ville un cimetière par actions ; il est éloigné de quatre milles ; le terrain est accidenté ; la Compagnie vend des places dont le prix est varié ; elles ont quadruplé depuis cinq ans.

Ce cimetière est à l'usage des riches, et les concessions à perpétuité ; il y a un grand nombre de mausolées : l'un d'eux, bâti pour sa femme par un particulier tenant boutique, a coûté seize mille dollars. On doit appliquer à des améliorations et embellissements les bénéfices réalisés ; on a créé deux étangs artificiels ; les massifs d'arbres et de fleurs sont bien entretenus.

J'ai vu là un bel oiseau à ventre pourpre de la famille des sylvains ; je l'ai d'autant plus remarqué que, dans la ville de Cincinnati, où il y a en quantité le blé et le riz sur le port, on ne voit pas un volatile, si ce n'est le pigeon domestique. Dans ce même cimetière, j'ai aperçu un joli écureuil à raies noires.

Ce champ des morts est fort étendu ; il est entouré de collines sur lesquelles sont bâties des maisons de campagne dont

les propriétaires ne craignent pas, comme Louis XIV, la vue de Saint-Denis.

J'ai été invité à passer la journée à six milles de Cincinnati, chez un négociant du même nom que mon cher ami Samuel Butler, l'auteur d'*Hudibras*.

M. Butler cultive environ cent cinquante acres de terre, dont le produit est principalement en prairies naturelles ; les environs montrent encore des champs semés de troncs d'arbres primitifs ; l'herbe est coupée de telle sorte qu'il en reste beaucoup sur le sol. Dans bien des pays, un cultivateur se contenterait de ce que la faux ou la machine à faucher en laissent ; les élèves de chevaux et les bestiaux se chargent du reste. Une maison confortable pour une famille aisée coûte environ six mille dollars. Je tiens d'un homme positif et propriétaire lui-même, qu'au prix où sont les terres à cette distance de la ville, elles ne se louent qu'au quatre pour cent.

*

Nous avons eu, à deux heures, une collation dont une belle dinde sauvage faisait la base ; elle était flanquée d'une multitude de hors-d'œuvre ; c'est sous cette forme qu'on sert les légumes.

Chacun avait devant son assiette un grand verre de lait; mon hôte, homme aimable et de bonne compagnie, y a joint ensuite du vin de Champagne et de Bordeaux.

Comme je m'étendais sur les délices des champs, je crois même que j'ai cité le *Fortunati nimium,* un ami de la maison m'a expliqué que ce n'était pas ainsi qu'on l'entendait dans le pays ; qu'on avait des terres pour les mettre en valeur et gagner dessus en les vendant ; qu'un Américain mourait avant d'avoir pris du loisir ou du repos ; que nos idées d'Europe sur la vie contemplative, sur l'emploi de l'argent, que nous croyons fait pour se donner du bon temps, étaient ignorées ici. J'avais beau rappeler

l'antique sagesse qui nous a laissé sur la modération des pages attendrissantes ; il me comprenait à peine.

Les couchers de soleil sont particulièrement beaux dans l'Ouest : c'est un embrasement ; l'incendie se propage sur un fond du bleu le plus tendre.

J'ai été surpris de trouver, en entrant dans le salon d'un riche négociant, une Sainte-Agnès du Guide, peut-être le seul tableau authentique de la grande époque italienne transporté aux États-Unis.

Dans les villes, comme les gens d'affaires n'ont pas le temps de prendre par eux-mêmes des informations, il y a des bureaux de renseignement auxquels on s'abonne, moyennant finance ; de cette manière est établie la plus généreuse inquisition dans les familles. Cet office exige une foule de délateurs subalternes : ainsi, un négociant noté pour boire une tasse de café après son

dîner, perd une partie de son crédit; s'il y joint un verre de cognac, c'est un homme noyé.

Ces menées ont engendré des tartufes de table très-sobres devant le monde.

Les villes des Etats-Unis sont donc de grandes maisons de commerce; parmi les chefs-gérants ou commis-voyageurs de ce gigantesque comptoir, peu d'hommes ont fait leurs humanités; ce ne serait pas un avantage pour faire fortune; ils savent ce qu'on apprend dans les gazettes, ne parlent que commerce ou politique, et ne montrent aucune prétention littéraire.

Ces hommes si actifs, si prompts, si infatigables, ont des femmes indolentes, s'occupant peu de leur ménage, ne travaillant pas aux ouvrages d'aiguille; leur expression est triste le plus souvent; elles sont bien faites et jolies.

Un M. Longworth a créé une fabrique

de vin mousseux ; il emploie le vin de Catawba, récolté à quinze ou vingt milles de la ville ; il fait une boisson ressemblant aux vins du Rhin et d'autres crus d'Europe champagnés ; il se digère moins facilement et n'engendre pas la gaieté ; il n'a pas eu de succès à New-York ; le raisin dont il est fait tire sur le violacé, a la peau épaisse et un goût différent du raisin d'Europe. Ce vin champagné se vend plus cher que celui de France, la douzaine de bouteilles coûtant sur place 55 francs.

M. Longworth est un négociant d'une immense fortune ; il y a quinze ans qu'il a établi sa fabrique, et, jusqu'à ce jour, en a tiré peu de bénéfice malgré le haut prix de vente. Il achète aussi des eaux-de-vie ; il en avait trente mille galons en magasin le jour où j'y suis allé.

C'est depuis trente-cinq ans que la vigne est cultivée dans plusieurs États de l'Ouest, l'Ohio, l'Indiana et autres,

Le raisin que l'on cultive est originaire du pays ; le Catawba a le mieux réussi jusqu'à présent ; il fait un vin plus capiteux que les deux autres, appelés l'Isabelle et le Cope. Ce dernier est importé.

On a essayé depuis bien des années de planter en plein air des vignes importées d'Europe, mais sans succès ; elles sont sujettes à l'oïdium et périssent après la quatrième ou cinquième année.

Il croît en Amérique différentes espèces de raisins ; elles promettent de beaux résultats pour la qualité et l'abondance : tels sont le Delaware venant de l'État de New-Jersey, l'Herbemont dans un Etat du Sud, le Diana dans le Massachussets, le Warton's Wirginia Seedling, et plusieurs autres espèces dont on n'a pas encore pu apprécier les mérites.

Le Catawba contient, les bonnes années, de douze à quinze pour cent d'alcool ; c'est

avec ce vin qu'on imite le Champagne. M. Werk, Français, de Strasbourg, a un établissement considérable; ses produits sont des plus estimés; la vigne est généralement cultivée par des Allemands. Une colonie de vignerons suisses, située à vingt-deux milles de Cincinnati, nommée la Nouvelle-Vevey, est en voie de prospérité.

Les grandes villes des États-Unis sont terre promise pour les artistes : sans grand talent, sans nom connu sur l'affiche, un violon, un chanteur ou un pianiste, sont à peu près sûrs de faire recette, s'ils sont patronés par les entrepreneurs de ces sortes d'exhibitions.

On a fondé une grande salle de concerts, sans compter les théâtres; j'y ai entendu une demoiselle Patti, prima dona de seconde force; elle était accompagnée d'un ténor et d'un baryton médiocres et d'un violoncelle remarquable; avec une seule

annonce, deux jours d'avance, ils ont recueilli deux mille francs, tous frais payés.

Cependant le théâtre, à Cincinnati, ne fait pas de bonnes affaires; je suppose que c'est parce qu'on craint de s'y amuser.

Dans la même salle, un bel homme, ancien acteur, après un discours préliminaire fort bien débité sur le talent de Charles Dickens, ce charmant auteur, a lu quelques chapitres de ses livres avec beaucoup de verve et d'intelligence; la recette a été de quinze cents francs.

En fait de séance, ce que j'ai entendu de sauvage, c'est une parade sur la tempérance, exécutée par un certain Gough; cet individu, à figure basse, s'est présenté de telle sorte sur l'estrade, qu'un jeune homme, assis à côté de moi, m'a dit : Il est ivre ! Il était difficile d'en douter.

Il a commencé par dire que les buveurs de thé étaient dans la fausse route, que le

thé était un excitant à fuir ; il s'est vanté de n'avoir aucune littérature ; il a grossièrement insulté les classes élevées de la société, notamment les Anglais, chez lesquels il venait de faire un voyage ; il s'est plaint du peu de reconnaissance des femmes auxquelles on cédait sa place dans les wagons, et a imité avec indécence le geste d'une femme qui s'asseoit. Il avait pour auditoire l'élite de la ville ; sa recette doit avoir été considérable, puisqu'il a donné ensuite une seconde représentation au grand théâtre.

On a formé à Cincinnati une compagnie de zouaves ; ils ont ajouté une visière au bonnet grec, et m'ont rappelé cet avare qui en avait aussi ajouté une à une vieille perruque, pour en faire une casquette.

Ces zouaves ont donné au grand théâtre une représentation où l'on payait ; ils ont exécuté l'exercice, enjolivé d'évolutions et combats simulés, prise de citadelle, etc.

La pièce était de circonstance, puisque la guerre se prépare.

Dans son *Esquisse d'une philosophie*, Lamennais enseigne qu'après cette vie passagère, les hommes seront dans un état d'activité sans fin ni trève, se rapprochant de la divinité sans l'atteindre jamais. Cet état sera dans le goût des Américains du Nord ; l'éternel repos, sous la forme généralement admise, serait pour eux un supplice.

Partout ici l'origine puritaine se fait sentir dans les mœurs ; voici comment en parle Hume l'historien :

« C'est à cette secte, dont les principes nous paraissent si frivoles et les habitudes si ridicules, que les habitants de la Nouvelle-Angleterre doivent la liberté de leur constitution. » Nous acceptons le compliment, dit le docteur Priesteley, et nous méprisons les réflexions.

La partie la plus intéressante de la ville de Cincinnati est le port ; plusieurs fois par jour on voit arriver sur l'Ohio de magnifiques steamers, ayant l'apparence de châteaux moresques dont la réunion fait une ville orientale ; l'élégance de l'architecture de ces bateaux n'est égalée que par le luxe intérieur. Ici, c'est le *Memphis*, dont la tour surpasse en hauteur les autres forteresses ; plus loin, en face du quai Gilmore, sont le *Neptune*, l'*Arago*, le *Westmorland*, l'*Aurore*, le *Sunny Syde ;* ces maisons flottantes descendent à la Nouvelle-Orléans en dix jours.

L'Ohio se jette dans le Mississipi à Cairo. C'est un formidable fleuve ; sa crue est de cinquante à soixante pieds dans la saison ; dans son cours, il entraîne des bois qu'il charrie devant la ville, sans que personne se donne la peine de les recueillir.

J'ai vu des pièces de charpente tout

équarries passer sans être arrêtées. Bien qu'on brûle ici du charbon de terre, la mesure de bois vaut cinq dollars.

Le port est encombré de marchandises; des enfants de toutes couleurs jouent sur des amas de balles de coton.

Ici vous voyez de jolis tonneaux entassés; ils ne contiennent pas de vin; mais, ce qui provoque la soif, ils sont pleins de porc salé; le débarquement des steamers, de ces habitations nomades, offre des scènes touchantes; on voit de pauvres émigrants chargés de leurs minces pacotilles; parmi les Irlandais, beaucoup ont les épaules plus larges que leurs sacs. Le rigoureux Boileau n'avait pas vu les jeunes Irlandaises que j'ai rencontrées un jour, quand il déclare *que tout devient affreux avec la pauvreté.* Les hommes semblaient de bons compagnons au teint frais.

CHAPITRE VIII.

Fondation d'une banque.

La fondation, le développement, la réussite des banques, sont une des curiosités des États-Unis.

Un homme possède les capitaux suffisants pour offrir les garanties exigées par l'État fédéral. Ces garanties sont partie en obligations de l'État où doit être fondée la banque, et partie en or. Le capitaliste en choisit un autre dans la capacité duquel il a confiance, et lui dit :

Vous allez choisir l'endroit le plus sau-

vage, le plus inaccessible, le plus malsain, le plus inconnu; si c'est au centre d'un marais pestilentiel, il faut lui donner la préférence. Vous y établirez la banque et vous émettrez des billets (currency); avec ces billets, vous achèterez des marchandises; on ne les refuse jamais, puisque sur un milliard de circulation aux États-Unis, il y a huit cent millions de pareilles valeurs. Nous doublerons ainsi nos capitaux d'un coup. Conduite avec prudence, une pareille entreprise offre bien des chances de fortune. Le banquier est à peu près sûr qu'on ne viendra pas, au péril de sa vie, changer ses billets contre de l'or.

Je dois ajouter qu'un bureau de liquidation générale est établi à New-York.

CHAPITRE IX.

Nécessité de savoir l'anglais. — Cours de littérature française. — Les Icariens.

Le français est de très-peu d'usage à Cincinnati ; la connaissance de la langue anglaise est de première nécessité. J'ai cependant plusieurs fois passé des après-midi chez une respectable demoiselle à la tête d'une école de jeunes filles de 15 à 20 ans, où, pendant deux ou trois heures, on ne devait parler que la langue étrangère. La séance commençait par une lecture à haute voix faite à tour de rôle; la directrice, Mlle A.,

parle fort bien, quoiqu'elle n'ait jamais été en Europe. Après la lecture, un Français, depuis longtemps établi en Amérique, nous faisait une dissertation sur quelques points de grammaire; puis un Espagnol nous racontait, avec l'accent de son pays, mais avec beaucoup de naturel et de facilité, ses aventures, lorsque, adepte de M. Cabet et citoyen d'Icarie, il assistait aux conférences de cette société célèbre. Un autre Français, du Midi, nous racontait ses voyages dans l'île de Cuba et les mœurs de cette bienheureuse colonie.

Un jour, j'ai annoncé que j'allais faire un cours de littérature française en une séance, et je me suis exprimé à peu près en ces termes : Je prie le seul lecteur que j'aurai peut-être de faire bien attention! Moins l'auditoire est grand, et plus il a d'oreille.

La langue française est la plus jeune de

quatre sœurs filles de la langue latine; les italienne, espagnole et portugaise, sont les trois aînées; contre l'usage ordinaire, la cadette a longtemps été maltraitée par sa mère qui ne consentait pas à vieillir, comme si, ce que j'ai vu chez bien des femmes, en prenant des années, elle ne conservait pas ses charmes suprêmes.

La poésie, montée sur un cheval à tous crins, a ouvert la lice; les trouvères et les troubadours, les ménestrels amoureux et buveurs, allaient de châteaux en châteaux chanter ou réciter des poëmes; ils racontaient en vers naïfs les aventures des chevaliers de la Table ronde, les prouesses de Roland, les hauts faits des guerriers de la Palestine. Ces nobles actions fournissaient un texte intarissable à leur verve.

Les romans de chevalerie, en prose héroïque un peu languissante, vinrent ensuite; on y trouve, dans le cadre étendu

d'une fable amoureuse infiniment prolongée, la peinture fidèle des mœurs du temps, impossible à trouver ailleurs. Voici à peu près le fond d'un écrit de ce genre :

Un beau chevalier, brave, prudent, spirituel et discret, est amoureux de la fille du seigneur du manoir voisin. Cette fille accomplie aime aussi le chevalier; mais ce sentiment est si angélique que la fée de la montagne seule en est instruite; c'est tout au plus si la jeune fille s'en doute elle-même, au dire de l'auteur, tant elle est pétrie de délicatesse et de vertu : malgré tout ça, le mariage serait bientôt conclu si les impitoyables pères n'étaient ennemis jurés depuis au moins quatorze générations. Le chevalier, sûr du cœur de la belle, a pour gage le mouchoir blanc qu'il a vu flotter une seule seconde, quand il chevauchait à travers la prairie s'élargissant au pied du mont inaccessible où repo-

sent les charmes irrésistibles de celle qu'il idolâtre. Ses efforts pour approcher de l'objet charmant sont vains; un chef terrible a donné de terribles ordres aux deux cents archers qui lui servent de garde.

Le chevalier, bien renseigné par un adroit espion, a néanmoins appris que ce père inflexible désire ardemment la possession de l'épée de Tancrède, dont il descend en droite ligne par les mâles; cette épée est sous la garde d'une fée perfide et belle, résidant à trois kilomètres de Bagdad.

Que fait le preux? Il part, triomphe sur sa route d'une trentaine de géants, délivre au moins soixante princesses, et campe avec sa suite devant la ville des califes.

Voici le moment où la vertu du chevalier est à une grande épreuve.

La fée est aussi coquette que belle; elle ne peut voir le héros, couvert de lauriers, sans qu'un désir satanique ne s'agite dans

son sein ; elle le fait inviter à une passe d'armes : le chevalier accepte ; mais, après avoir vaincu maint Sarrasin dans la lice, il se refuse aux empressements de la fée ; le souvenir de sa dame ne le quitte jamais. De là souffrances, combats, poison, dont il n'est préservé que par les soins d'une soubrette intelligente.

Ma prosopopée, que j'arrêterai ici, a été couverte de bravos par un auditoire indulgent.

L'Espagnol de la société, M. Montatto, a voyagé avec fruit ; il a longtemps séjourné chez les Icariens. Cabet était un homme austère ; il a trouvé un rude antagoniste dans un nouveau venu de l'Europe ; la lutte a tué cet homme sincère, et c'est à ce nouveau compétiteur que l'autorité est aujourd'hui dévolue.

Les essais pour changer les institutions reçues sont rarement suivis de succès ;

l'humanité ne s'arrête pas pour se laisser refaire.

Il fallait une mise de six cents francs au moins pour être reçu parmi les Icariens; celui qui les versait devenait propriétaire des biens communs comme celui qui en versait trente mille.

Ces novateurs avaient acheté les terres des Mormonts dans le Missouri, lorsque les autres novateurs plantèrent leurs tentes sur les bords du lac Salé, où il n'y a point de poissons.

CHAPITRE X.

Activité des Américains. — La tempérance générale. — Le formalisme. — L'instruction. — Absence de société.

Il faut avoir mangé deux cents livres de sel avec un homme pour le connaître, disent les Persans. Pour connaître le caractère d'un peuple, il faut moins de temps.

L'Américain est grand, maigre et nerveux; le teint d'un jaune brun; les yeux sont d'un vert particulier, d'une nuance telle, qu'on ne peut se tromper sur leur origine, quand on l'a une fois remarquée.

Ils marchent vite, sans regarder personne; ils courent en hiver dans les rues;

cela leur tient lieu de *great coat*. Très-robustes, ils ne viennent pas cependant très-vieux ; les épitaphes dans les cimetières indiquent peu d'octogénaires ; je crois même n'en avoir pas compté un seul dans celui dont j'ai parlé plus haut ; de leur vivant, ils ne perdent pas une seconde ; leur existence est une course au clocher.

Vous observez de votre fenêtre un homme constamment occupé, d'une mise simple, cet homme n'ayant qu'une servante pour toute sa famille ; il possède un million de francs ! Sa table est frugale ; il ne boit ni vin, ni liqueur, même s'il en fait commerce ; s'il en buvait, même modérément, le bureau des renseignements en serait de suite informé ; note en serait prise, communiquée aux abonnés de l'office, et son crédit en souffrirait.

C'est à croire qu'ils ont peur les uns des autres ; ils ménagent l'opinion publique en

tout ; ils pratiquent un christianisme utilitaire dont ces mœurs sont la suite.

Si vous ne répétez à chaque phrase le mot monsieur en parlant à quelqu'un, vous manquez d'usage. La toilette des hommes est calculée pour donner l'idée de l'ordre et de l'économie ; un bourgeois portant un pantalon de couleur claire serait suspect.

J'ai dit que les femmes portaient au contraire des couleurs éclatantes ; elles ne vous regardent pas dans les rues, pas même comme on regarde un arbre.

L'usage étant de ne recevoir personne en l'absence du mari, une femme dont les enfants sont en pension passe sa vie dans la solitude. Le mari est à ses affaires, dîne *fast line* ailleurs que chez lui, ne rentrant que pour se coucher.

La banqueroute, dont j'aurais dû parler au chapitre *Banque*, est fréquente et ne fait pas grand tort. J'ai vu des hommes

très-honorables, ayant toujours scrupuleusement rempli leurs engagements, toucher la main à des quidams dont ils me disaient une minute après : Il a fait trois fois banqueroute !

Les Américains voués à d'autres professions que celles du barreau ou de l'instruction publique, sont ordinairement d'une ignorance à laquelle il est difficile de s'accoutumer ; il faut leur rendre la justice de dire qu'ils avouent eux-mêmes qu'adonnés au commerce, ils ne tiennent pas à la science.

Je lisais dans une grammaire imprimée à Boston, à l'usage de la jeunesse, cet aphorisme : « L'homme sage se sert de la science ; l'homme fort la méprise. » *Crafty men contemn studies ; wise men use them.* La sentence est singulièrement placée dans un livre d'éducation.

La vie de l'Européen est composée de trois éléments : la famille, les affaires et en-

fin la société, en vue de laquelle il sacrifie quelquefois follement les deux premiers. La société, comme nous l'entendons, ne tient aucune place dans la vie d'un habitant des États-Unis. Les dîners sont presque exclusivement composés d'hommes. On invite les femmes, mais il est tacitement convenu qu'elles ne viendront pas. Les soirées sont arrangées de telle sorte, qu'à part quelques amoureux ne quittant pas l'objet de leurs vœux dans l'espoir d'un prompt mariage, les femmes causent entre elles, souvent réunies dans une partie du salon séparée seulement par une grande porte ouverte, dont les battants se ferment à coulisse le jour.

Les hommes parlent politique et affaires dans l'autre compartiment.

Dans le peuple, une seule espèce de coiffure diffère de nos habitudes : c'est un chapeau de peluche très-épaisse, que l'on re-

trousse par derrière, formant une casquette très-chaude.

Les bottes, portées souvent sur le pantalon, ont sur le devant un carré long de maroquin rouge.

Dans toute la ville de Cincinnati, ville riche en progrès, où il y a deux théâtres, je n'ai rencontré qu'un dandy; encore était-ce un Israélite nouvellement débarqué, et loin d'être un *right sort*.

La société, comme nous l'entendons en France, n'est pas encore née; il n'y a pas de maisons ouvertes, où la table soit toujours prête à recevoir quelque survenant.

Il n'y a pas de ces femmes qu'on est sûr de trouver au coin de leur feu entre trois et six heures, dont le salon voit passer toutes les intelligences.

Le voyage en Europe est le rêve des jeunes gens aisés qui se marient.

L'aimable et décente familiarité des

jeunes filles, dès qu'on leur est présenté, frappe les étrangers. Ce n'est pas comme en France, où, il y a vingt ans du moins, les mères recommandaient le mutisme : Ma fille, vous montreriez peut-être de l'esprit à un homme qui n'y tiendrait pas du tout chez sa femme.

Tous les négociants, avocats ou autres, avec lesquels j'ai eu l'occasion de causer, avaient déjà beaucoup voyagé. Je n'ai pas rencontré une seule femme dans le monde qui n'eût été visiter les chutes du Niagara.

Il y a une teinte générale de froideur dans des assemblées où l'on n'offre ni rafraîchissements, ni collation. On montre les portraits de famille, les albums ; toute exhibition artistique, littéraire ou savante, est reçue avec faveur, et attire la bienveillance.

CHAPITRE XI.

Elégance du charronage. — Les voitures de place. — Les affaires. — Les magasins.

Ainsi qu'à Londres, à Cincinnati, les gens d'affaires demeurent souvent hors de la ville; ils viennent à leurs comptoirs dans de légères voitures attelées d'excellents chevaux de toutes races. Ces chevaux ont de la taille et du sang, un trot allongé au point que, les regardant à distance, à leur ventre rapproché du sol, on les croirait d'une autre espèce.

On élève aussi des mulets pouvant rivaliser avec les plus beaux de la Catalogne.

Le prix des chevaux n'est pas si élevé qu'en Europe. Tous les fermiers font des élèves. On rencontre dans les marchés des troupes de poulains de quinze à dix-huit mois.

Chevaux de selle ou chevaux de trait sont conduits avec un simple bridon ; ce n'est pas rassurant pour l'Européen peu accoutumé d'ailleurs à des attelages si pleins de feu.

Ces chevaux sont d'une rare docilité. Un négociant en course n'attache pas l'animal à une porte ou à un pilier : une longe avec un poids au bout posé à terre suffit. Cette douceur vient, je suppose, de ce qu'ils ne sont jamais maltraités.

Les voitures couvertes autres que les voitures de place, sont des boîtes percées à la fantaisie du sellier, soutenues par quatre roues d'un diamètre considérable, et d'un charronage si élégant et si mince,

qu'on s'attend à les voir rompre sur les larges routes mal entretenues.

Ces roues n'ont que trois gentes de bois courbées dans sa longueur; on les écarte à volonté. Il n'y a pas de voie légale.

J'ai vu des bogheys à quatre roues fabriqués à New-York, et conduits dans le Sud sur les toits des steamers de l'Ohio, dont le prix n'était que de cent dollars (cinq cents francs).

On rencontre beaucoup de cavaliers dans la ville; ils montent sans façon comme gens dont c'est l'habitude depuis l'enfance. J'en ai vu n'ayant qu'un éperon, persuadés que, si l'un des côtés de leur monture s'active, l'autre suivra bientôt.

Les fiacres de la ville sont de belles voitures toujours couvertes, dont les ornements sont argentés; elles sont garnies de glaces de trois côtés, vous mènent bon train et sont chères. Chaque cocher est proprié-

taire de son équipage. Il est prudent de faire son prix d'avance; le pourboire est d'ailleurs inconnu.

Une partie du temps de ces voitures de place est occupée par les enterrements; les femmes suivent ces funèbres cérémonies jusqu'au cimetière; j'ai remarqué qu'elles y portaient les mêmes robes voyantes qu'à l'ordinaire.

La voiture est un objet d'utilité à Cincinnati, point un objet de luxe.

Quant à l'industrie, c'est un champ de bataille où l'on se bat à outrance; c'est une lutte de trois cent soixante-cinq jours, moins les cinquante-deux dimanches, voués à la méditation. Il existe une active rivalité dans toutes les branches des affaires, surtout dans la banque et le change; la multitude des différents billets de circulation (il y en a plus de deux mille six cents espèces) donne lieu à des transactions per-

pétuelles et à un agiotage suffisant pour donner des bénéfices à une multitude de changeurs.

Les règlements de comptes avec la Nouvelle-Orléans, Charlestown et New-York, sont aussi une mine d'or pour les banquiers.

Les menaces de dissolution de l'Union ont ébranlé la confiance à l'époque où j'écris ; plusieurs des beaux magasins de la ville sont à louer. Dans un pays où la moyenne du taux de l'intérêt de l'argent est de neuf pour cent, un chômage de quelques mois est ruineux.

Tous les rez-de-chaussée, à peu d'exceptions près, sont occupés par des boutiques, espèce de bazars où il y a de tout. Un apothicaire offre des joujoux, de la quincaillerie et souvent des bonnets de coton ; chez un marchand de tabac, vous trouvez des fruits et des confitures.

Les habitants aussi exercent plusieurs

professions : l'un est journaliste et armurier en même temps, un autre prédicateur et dentiste ; tout est mobile, changeant dans ce jeune pays. Un quartier cesse d'avoir la vogue pour en enrichir un autre ; rien ne dure. Il faut relativement déployer plus d'activité ici qu'en Europe pour réussir ; la concurrence est plus implacable ; mais, une fois que vous tenez la bonne veine, la fortune est rapide. Un luxe modéré est répandu dans toutes les classes ; on n'aperçoit pas de misère.

Il y a une fabrique de meubles à Cincinnati ; cette ville en envoie dans l'Ouest. On connaît les formes rocailles. Tous les fauteuils sont à balançoire, souvent aussi les chaises ; l'activité américaine veut tromper le repos même.

Dans les barres ou cabarets du pays, on boit, on mange les huîtres debout. Il y a cependant un banc contre le mur, où le

consommateur sans argent attend l'offre de l'amitié. Les buveurs de tous les pays sont compatissants ; ceux-ci ne causent guère en buvant ; leur ivresse est sombre. Une des plus fortes branches du commerce de Cincinnati est le whiski.

L'État de l'Ohio, comme ses voisins du Kentucki et de l'Indiana, est très-fertile en blé et en maïs. On fabrique avec ces grains cette liqueur alcoolique, de l'excellence de laquelle je ne suis pas encore en état de juger.

Je m'aperçois que les voitures m'ont conduit un peu au hasard.

CHAPITRE XII.

Démocratie exagérée. — Activité. — Ressources du pays. — Le président. — Sécession en progrès.

On a beaucoup et bien écrit sur le gouvernement des États-Unis; tout le monde connaît sa constitution. Voici quelles en sont les suites :

C'est une démocratie tellement exagérée que la bourgeoisie même est suspecte et opprimée dans l'occasion ; cet état de choses est gros d'anarchie pour l'avenir. Les publicistes de l'Europe avaient bâti un colosse monté sur des échasses; le colosse n'est

viable que par des causes en dehors des institutions. Il est certain qu'un pays pouvant supporter au besoin une population décuple, dont le sol est fertile, dont les habitants sont sobres, laborieux et soumis au joug salutaire de la religion, est bien assuré de vivre; mais c'est par ces considérations seules, je crois, bien plutôt que par sa charte primitive. Comme les enfants de famille de l'ancienne France, les peuples peuvent même faire des sottises sans se ruiner; ils pourront supporter la guerre civile qui se prépare, et dont les symptômes étaient visibles depuis longtemps. Les dettes sont insignifiantes, et les différents États sont constitués comme la mère-patrie; une chambre des représentants, un sénat et un gouverneur. J'ai assisté à la réception du nouveau président, M. Lincoln, dans la grande salle du bas de l'hôtel Burnet, à Cincinnati; j'ai eu l'honneur de lui être présenté. C'est un

homme de très-haute taille, un peu courbé, maigre, d'environ cinquante-cinq ans, la figure brune orangée, les yeux enfoncés et fins ; il porte la barbe moins la moustache ; c'est l'homme que je choisirais pour représenter le type de l'Américain de l'Ouest.

On ne parvient au poste important qu'il occupe que par la consistance d'un caractère éprouvé par de longs travaux politiques. Après quarante ans de fidélité à un parti, un caprice populaire peut vous faire manquer le but.

M. Lincoln a commencé par être fendeur de bois dans les forêts ; il est ensuite devenu bon avocat. Aujourd'hui le voilà président élu contre M. Douglas, dont les tendances étaient pour le Sud ; de là est venue la scission.

Le jour de son départ, j'ai vu M. Lincoln, son sac de nuit à la main, entouré de sa famille. On entrait dans sa chambre

comme on ne l'aurait pas fait dans celle d'un autre. Je me suis contenté d'être indiscret seulement depuis le corridor. Il a été élu par les républicains conservateurs, parti opposé aux démocrates amis de la traite.

L'Yankée et le Virginien sont les deux caractères prononcés des États-Unis. Les populations de l'Ouest, tenant plus du premier que du second, sont une sorte de juste-milieu dont les prétentions s'élèvent déjà très-haut. Elles ont déjà résisté au pouvoir suprême dans diverses occasions.

Il y a longtemps que les États du Sud songeaient à se soustraire au lien fédéral.

J'apprends qu'ils viennent d'accomplir cet acte de toute gravité, en appelant un congrès et nommant un président dans la ville de Montgomery ; les choses en sont déjà au point qu'un compromis pacifique n'est pas probable.

C'est le moment pour les écrivains de se montrer ; on a déjà beaucoup discuté, mais personne n'a encore placé debout l'œuf de Christophe Colomb.

On aura une idée juste du patriotisme et des principes en général dans ce pays, quand on saura qu'il a été fortement question à New-York, pour faire cesser plus promptement le conflit, d'adopter tout d'un coup le président de Montgomery pour le véritable ; deux journaux influents ont soutenu cette thèse, qui l'aurait probablement emporté dans une ville dont le commerce est frappé de stagnation et doit souffrir tant que la lutte ne sera pas terminée. Heureusement, comme je l'ai dit plus haut, la nation est robuste ; elle a supporté dans sa tendre jeunesse les guerres de l'indépendance ; la guerre civile, plus cruelle et moins généreuse, ne les affaiblira que momentanément.

CHAPITRE XIII.

Prix des terres. — Etablissement des colons. — Manière de procéder. — Fièvres et moustiques. — Aisance probable en 10 ans. — Emigration.

C'est un sujet sur lequel il faut être très-prudent et très-réservé; cet écrit ne dût-il influencer qu'une seule personne, je lui dois la vérité au plus près.

Je dirai, comme base, que la loi sur les propriétés de l'Etat (home stead) concède à celui qui veut s'établir sur les terres encore libres, cent soixante acres de terre au prix de six francs vingt-cinq centimes l'acre, et qu'elle accorde des facilités pour le paie-

ment; la concession par individu n'est pas plus considérable pour que la spéculation ne s'empare pas du territoire. L'acre contient 43,681 pieds carrés, soit un espace de 209 pieds sur chaque face; le pied américain a à peu près un pouce de moins que le pied de roi.

On peut se procurer des propriétés au prix susdit dans les États de l'Illinois, le Missouri, le Michigan, le Texas, le Visconti, le Kansas, Minerota, Kalifornia, Towel, Orégon, etc., etc.

Pour un colon voulant se fixer, je suppose, dans l'Illinois, il y a un voyage aussi pénible pour atteindre cette destination que celui de Liverpool au littoral.

Fixé sur le terrain qu'il aura choisi, et pour lequel il aura donc payé 840 francs, l'émigrant aura besoin de quelques fonds pour acheter des outils, se bâtir un *log house* ou baraque provisoire. De nos jours

il n'est plus d'usage de mettre le feu aux forêts, les chemins de fer, pour ce qui concerne l'Illinois dont nous parlons, donnant les moyens de les débiter.

Le nouveau colon commence par abattre les arbres sur une étendue d'un acre ; il laisse sur le sol les troncs qui lui prendraient trop de temps à déraciner, et il commence à semer, aussitôt le premier labour achevé, la pomme de terre, le blé, le maïs, et une sorte de courge très-nourrissante, dont la récolte est assurée.

Il faut s'attendre, dans les pays neufs, à des fièvres dont on se délivre avec la quinine et le temps. L'abondance des moustiques de différentes espèces, vous assaillant sans pitié au commencement du séjour, est aussi très-pénible à supporter.

Après ces tribulations, au moyen de l'ordre et d'un travail persévérant, l'aisance d'abord et ensuite la fortune.

Comme une journée d'ouvrier est aussi chère que le prix d'un acre de terre (6 fr. 25 c.), plus vous aurez d'enfants de douze à treize ans, et plus vous aurez de chances de réussite. Le goût de la chasse est funeste aux cultivateurs, dans un pays où le gibier est très-abondant; la facilité de s'en procurer pour nourrir sa famille fait abandonner la charrue; le crédit se perd sans retour.

L'émigration dans le but de travailler dans les villes ou les campagnes comme employé, pour un homme seul, offre la certitude d'un salaire élevé, d'une nourriture saine autant qu'abondante, et d'égards de la part de maîtres, dont on n'est moralement que l'aide.

Il faut qu'une famille se décidant à chercher fortune en Amérique, par la voie de l'agriculture, aux conditions énoncées plus haut, c'est-à-dire en achetant des terres neuves, s'attende à dix années d'un travail

pénible et incessant, dans les forêts ou les prairies, pour les hommes; dans la maison, pour les femmes, avant de parvenir à un bien-être permettant un peu de loisir et le voyage à la ville.

On prête des bestiaux à un voisin laborieux, lorsqu'il commence. L'élève de la race porcine réussit sans frais. On laisse les bêtes ramasser dans la partie de la forêt encore en friche; je les ai vues même au beau milieu du champ de culture manger les courges dorées, sans qu'on se donnât la peine de les éloigner.

L'apprentissage de la vie champêtre est long. Ce n'est qu'à la seconde génération, me disait mon ami Roulet, qu'un garçon parvient à faire tomber un chêne sous la hache aussi adroitement qu'un natif.

Les émigrants littéraires, autres que des Anglais, n'ont à espérer de places que dans l'instruction publique et particulière, ou

dans les journaux français de New-York et de la Nouvelle-Orléans.

Quant aux affaires proprement dites, les habitants de la Nouvelle-Angleterre et de l'Ouest sont de rudes joûteurs ; ils ont toutes les qualités pour faire de l'argent : économie, frugalité, persévérance, audace, pénétration ; il faut bien choisir sa spécialité avant de lutter contre eux avec avantage.

Je vais parler de M. Stephen Girard, à Philadelphie. C'est un Bordelais, dont j'ai vu les fondations merveilleuses. Il a su vaincre.

CHAPITRE XIV.

Stephen Girard. — Ses débuts. — Ses fondations. — Son testament.

Cet homme, parvenu à une des plus grandes fortunes qui aient jamais été faites aux Etats-Unis, est né à Bordeaux à la fin du dernier siècle. Capitaine de marine marchande d'abord, il devint bientôt possesseur du bâtiment qu'il commandait. Il était en rade devant Saint-Domingue lors de la révolte des noirs, et l'on prétend qu'après la destruction d'une partie des blancs, il n'a plus su à qui rendre les sommes et les ob-

jets précieux qui avaient été portés à son bord pour les mettre à l'abri du pillage. Quoi qu'il en soit, il a continué à naviguer jusqu'en 1812, et il devint ensuite le premier armateur de Philadelphie. On aura une idée de sa fortune à cette époque, en apprenant que, lors de la guerre des Etats-Unis avec la Grande-Bretagne, un de ses vaisseaux venant des Indes orientales, ayant été capturé par les Anglais, il offrit quinze cent mille francs pour sa rançon ; son offre fut acceptée, et il paya comptant. Ayant à vendre la cargaison de son navire, il fut amplement dédommagé du sacrifice énorme qu'il avait dû faire pour le ravoir.

Il vivait simplement. On voit ses meubles dans le majestueux monument qu'il a fait bâtir; il est destiné à une école qui doit entretenir quatre cents enfants; cette école est sous la forme d'un temple grec, en marbre blanc, dans les plus nobles propor-

tions. La dépouille mortelle du fondateur est déposée dans un beau sarcophage surmonté de sa statue en pied.

Il a laissé de plus quatre cent mille francs de rentes, assises sur les revenus des meilleures maisons de la ville de Philadelphie, pour subvenir aux frais de l'institution.

Un article remarquable de son testament est conçu en ces termes :

EXTRACT FROM THE WILL OF STEPHEN GIRARD.

There are, however, some restrictions, which I consider it my duty to prescribe, and to be, amongst others, conditions on which my bequest for said College is made, and to be enjoyed, namely ******** *Secondly*, I enjoin and require that *no ecclesiastic, missionary, or minister of any sect whatsoever, shall ever hold or exercise any station or duty whatever in the said College; nor shall any such person ever be admit-*

*

ted for any purpose, or as a visiter, within the premises appropriated to the purposes of the said college : — In making this restriction, I do not mean to cast any reflection upon any sect or person whatsoever; but, as there is such a multitude of sects, and such a diversity of opinion amongst them, I desire to keep the tender minds of the orphans, who are to derive advantage from this bequest, free from the excitement which clashing doctrines and sectarian controversy are so apt to produce; my desire is, that all the instructors and teachers in the College, shall take pains to instill into the minds of the scholars, *the purest principles of morality*, so that, on their entrance into active life, they may *from inclination and habit*, evince *benevolence towards their fellow creatures*, and *a love of truth sobriety and industry*, adopting at the same time, such religious tenets as their *matured reason* may enable them to prefer.

« Il y a néanmoins quelques restrictions que je considère comme mon devoir de recommander, et qui doivent être, avec d'au-

tres, les considérations auxquelles mon legs pour le dit collége est fait, savoir :

» 1° . . . . . .

» 2° J'enjoins et requiers qu'aucun ecclésiastique, missionnaire ou ministre de quelque secte que ce soit, retienne ou exerce aucune place ou emploi quelconque dans le dit collége ; aucune personne de ce caractère ne sera admise sous aucun prétexte dans les propriétés destinées à cette fondation.

» En faisant cette restriction, je n'entends faire allusion à aucune secte ou personne en particulier ; mais, comme il y a une multitude de sectes et une aussi grande diversité d'opinions entre elles, je désire tenir l'esprit des orphelins qui doivent profiter de mon testament, libre de toutes les excitations que les doctrines opposées et la controverse sont si propres à engendrer. Mon désir est que tous les directeurs et

professeurs du collége prennent à tâche d'inculquer dans l'âme des élèves les principes les plus purs de moralité, de manière qu'en entrant dans la vie active, ils puissent, par inclination et par habitude, avoir de la bienveillance envers leurs semblables jointe à l'amour de la vérité, de la sobriété et du travail, adoptant alors les doctrines religieuses que leur raison mûrie les portera à préférer. »

Ce testament a été attaqué comme immoral par les héritiers naturels, quoiqu'ils eussent été favorisés par des legs de plusieurs millions. Le procès a duré longtemps, et les constructions ont été suspendues ; mais, en fin de compte, ils ont perdu.

M. Stephen Girard avait été marié à une femme dont la raison s'est égarée, et dont il n'avait pas d'enfants.

CHAPITRE XV.

Le géant à Niagara. — Sévérité des habitudes. — Indulgence des voyageurs.

Ce qu'on appelle ici plaisir est d'une froideur glaciale. Rien de plus contraire à la bonne humeur que le formalisme ; il resserre le cœur et empêche toute saillie. On ne va pas, du reste, dans l'Amérique du Nord pour s'amuser.

A Niagara, on montrait un géant et une naine; ils ont paru l'un après l'autre sur une estrade. Un cornac, chargé de les faire valoir, a surtout insisté sur les principes re-

ligieux de la naine et sur son exactitude à remplir ses devoirs ; elle avait environ sept ans, et était réellement dans des proportions de poupée.

Quand est venu le tour du géant, citoyen du Kentucky, d'une taille colossale, et qui n'a d'autre état que de se montrer, j'ai cru que le démonstrateur allait faire l'éloge de ses talents, de sa capacité et de la noblesse de son caractère ; cela ne m'aurait pas surpris, ni l'auditoire non plus. Il est possible que l'agitation des peuples de ce pays ne leur laisse pas le temps de la réflexion. Un Français, habitant New-York depuis longues années, m'assurait qu'ils faisaient souvent de si grandes affaires, parce qu'ils s'y lançaient à l'aventure.

Réfléchir est peut-être incompatible avec agir sans cesse. Le prince Dolgorouki me disait un jour, en parlant de Napoléon Ier : Il avait des idées arrêtées sur tout ; il n'a-

vait donc rien à combiner, et sa rapidité d'exécution n'était qu'une conséquence de ce don surnaturel.

On apprend en voyageant l'indulgence ; elle sied aux gens les plus sédentaires, mais le voyageur y est contraint, à moins d'être un sot.

Les chapeaux des quakers m'avaient paru un peu larges de bords, avant que j'eusse vu ceux des shakers. Le chapeau de juge, de fermier, de soldat, de docteur, couvre, au fond, toujours la même tête, ayant à peu près le même but sous un autre chapeau.

CHAPITRE XVI.

L'archevêque de Cincinnati. — La nouvelle Jérusalem. — Les shakers. — Annonce d'un nouveau dogme. — Réflexions.

J'ai eu l'honneur d'être présenté à Monseigneur l'archevêque de Cincinnati ; il a eu la bonté de m'inviter et de m'accueillir avec cette bienveillance qui tient autant du prélat que de l'apôtre. On éprouve auprès des prêtres de l'Eglise catholique le même sentiment de retenue qu'auprès des femmes. C'est un état d'esprit littéraire, doux et coquet. Il y a tant de choses dont on ne peut leur parler, tant d'auteurs dont le nom prononcé serait une inconvenance.

Toutes les fois que je me suis présenté à l'archevêché, l'antichambre était remplie de pauvres Irlandais, dont l'archevêque est le conseil, le soutien, la providence. Il m'offrait toujours le vin de l'hospitalité, ce Catawba dont il regrette que l'usage ne s'étende pas davantage pour arracher le peuple à la consommation des liqueurs alcooliques, si funestes pour le corps et pour l'âme.

L'onction de sa parole m'avait touché, lorsque je l'avais entendu faire une allocution dans la nouvelle magnifique église qu'il venait d'achever. L'archevêque a, comme celui de New-York et ceux de l'Union, l'administration des revenus légués par les fidèles, et il en est le propriétaire civil jusqu'à ce qu'il les transmette à son successeur.

Parmi toutes les sectes, il y en a plus de deux cents, la Nouvelle-Jérusalem se dis-

tingue par des dogmes simplifiés se rapprochant du déisme pur. On attribue sa fondation au Suédois Swedenborg, dont les nombreux ouvrages font la base de cette croyance.

Les shakers sont une association d'hommes et de femmes ne se mariant jamais, et regardant la fin totale de l'humanité comme la plus belle chose du monde. Ils ont des propriétés considérables; des villages entiers leur appartiennent. Ils portent, je l'ai dit, de grands chapeaux (toujours les chapeaux pour façonner des têtes). Leurs produits jouissent de la faveur publique; on affiche farine de shakers, avoines de shakers, etc. Un trait me semble admirable dans leur établissement : c'est qu'il n'y a ni présentation, ni épreuves, ni scrutin, ni formalités pour être reçu des leurs. « Vous voulez être des nôtres, eh bien! partagez notre existence et travaillez. On verra, de

reste, et vous saurez bientôt vous-même, si nous nous convenons. »

On dit que les shakers, par l'habitude de vivre ensemble, n'ont pas besoin de se communiquer leurs pensées, devenues communes. Les voitures arrivent d'elles-mêmes attelées à la porte.

Les méthodistes sont une secte militante. Ils ont huit évêques toujours en courses; leurs prêtres sont ambulants; ils tiennent en plein air des camps *(meetings)*, où ils se livrent à des contorsions qui paraissent extravagantes à ceux qui ne sont pas initiés.

J'ai entendu plusieurs de leurs prêtres à Cincinnati; un d'eux répandait de grosses larmes en descendant de la chaire; cette faculté est très-appréciée.

Les méthodistes d'Amérique ont des coutumes entièrement différentes des méthodistes d'Europe. Il en est de même des autres protestants, dont les noms ne répon-

dent que de loin à la signification qu'ils ont de l'autre côté de l'Atlantique.

Je ne parlerai pas des Mormons, dont les doctrines offensent la morale. La sévérité exagérée des mœurs de la Nouvelle-Angleterre, l'inquisition exercée par les anciens de quelques sectes, devaient un jour enfanter des révoltes monstrueuses.

Il naît tous les jours de nouvelles formes religieuses. Voici une annonce-programme que j'ai lue et copiée au coin d'une rue, à la porte d'une taverne, dans une rue qui coupe Washington-street, à Boston.

« On vous en prie, lisez et venez à une conférence générale de chrétiens, croyant : à la personnelle et prochaine venue du Christ ; à la résurrection des morts, à l'immortalité des justes seulement et à la complète destruction des méchants.

» On commencera Chapman-Hall mardi

soir, 9 avril 1861, à midi et demi, et à la même place, *Meionian Fremont Temple*, mardi, vendredi et samedi.

ORDRE D'EXERCICE.

» Prédication chaque jour ; conférence. Le dimanche 14 avril, fête de l'amour, prédication sur des sujets étrangers, par des ministres habiles du saint Evangile. Tous les amis de Jésus-Christ sont invités à participer à l'exercice. »

Ce sont, comme on voit, des entreprises ; elles réussissent souvent. Les méthodistes ont eu une grande vogue ; elle diminue depuis 1840, m'a-t-on dit, sans me donner aucune raison.

Comme il y a rivalité de sectes, j'ai remarqué que les fidèles s'espacent dans les réunions pour faire croire au grand nombre. Quelques-unes sont en opposition formelle avec le dogme de la rédemption. Je lis dans

le catéchisme de la Nouvelle-Jérusalem :

« Le Seigneur n'est pas venu au monde pour apaiser un Dieu irrité, puisqu'il est lui-même le seul Dieu ; il ne vint pas pour nous réconcilier avec le Père, puisqu'il est lui-même le Père éternel et le Prince de la paix. Il est venu pour nous réconcilier avec lui-même. »

Deux aimables prédicateurs, Jung Stilling et Robert Huntington, croient à un Dieu caissier *(Pistareen Providence)*, qui partout où un honnête homme a besoin d'un dîner, envoie quelqu'un frapper à sa porte et lui porter un demi-dollar.

A l'aspect de toutes ces variations, je me disais : Que n'ont-ils ici les deux chrétiens de Genève ! L'un, spirituel et savant, réchaufferait les tièdes ; l'autre, brillant écrivain, sous le voile oriental d'une discrète ironie, calmerait un zèle indiscret.

La décomposition politique devait naître des querelles religieuses; elle se manifeste par le peu d'ensemble qu'on voit régner dans les Conseils du gouvernement.

Les grandes, nobles et fécondes idées du Christ, sont donc réduites aux proportions de jalousies de village; il faut la suprême excellence du fond de la doctrine pour résister à cet état des esprits.

La séparation de l'Eglise et de l'Etat, c'est ici qu'il faut venir pour voir jusqu'où elle peut aller. Un prêtre, sous quelque auréole qu'il se présente, n'a jamais eu affaire, depuis la fondation de l'Union, avec le gouvernement de Washington ou ses agents. Les chinoiseries ne sont pas mieux séparées des bronzes romains dans le cabinet d'un homme de goût que le synode du Sénat.

La religion n'a rien à faire avec l'Etat. Un homme sincère, très-assidu à l'Eglise, me disait qu'il avait aussi trouvé trop sou-

vent le chrétien séparé du commerçant.

Pour avoir une idée juste de l'état présent de la religion dans l'Amérique du Nord et de la valeur des sectes, lisez l'article Worship, dans l'ouvrage de M. Emerson intitulé *Conduct of Life*.

Vous avez sans doute rencontré dans les archives de vos familles de ces modestes manuscrits où nos pères inscrivaient l'abondance ou la pénurie des récoltes, le prix des grains, les naissances, les mariages et les morts; les premières pages sont toujours une profession de foi simple, vraie, touchante; tout est rapporté au Dieu créateur, au Dieu prêché par le pasteur vénéré. Aujourd'hui, la division dans la dissidence mène à l'anarchie et au doute. C'est une calamité dont nos enfants seront les victimes. Je connais des familles composées de quatre personnes suivant trois cultes différents.

CHAPITRE XVII.

Habitudes excusables. — Prétention aux beaux-arts. Exposition des tableaux.

La prétention gâte tout. Si les habitants du nord de l'Amérique, comme il y en a déjà beaucoup, surtout parmi ceux qui connaissent l'Europe, se contentaient d'être de bons pères de famille, d'industrieux agriculteurs, d'habiles négociants, d'incomparables mécaniciens, ils ne donneraient presque aucune prise à la critique; car, de cracher sur les tapis et de se moucher quelquefois dans ses doigts, ce que j'ai vu pratiquer à des jeunes gens décemment mis

dans les rues des grandes villes, sont des bagatelles dont l'usage disparaît tous les jours ; ils vaudront peut-être moins quand ils seront corrigés ; mais ils veulent en tout avoir surpassé l'ancien continent. Leurs peintres ont des qualités naturelles. Le manque d'études se fait néanmoins sentir dans leurs productions. Les tableaux d'histoire, à l'exception d'un ou deux exposés dans le Capitole, à Washington, sont très-faibles. Du reste, dans ce genre de peinture, la médiocrité est plus supportable que dans tout autre. Si j'admire outre mesure le dessin, l'expression, la couleur, la science du modelé, la magie de la lumière sur une toile, le trait d'héroïsme ne m'occupera que secondairement. Si je m'extasie à la contemplation du bras et des draperies de Mucius Scévola, le triomphe du caractère, victoire pour tous fait place à mon enthousiasme d'amateur.

Les paysagistes peignent sur le premier plan de grandes toiles, sur lesquelles les chaînes de montagnes se déploient, des colibris en miniature, dont la perfection échapperait à l'œil, si le complaisant prospectus ne vous avertissait pas de la délicieuse présence de ces enfants gâtés de la nature.

Avant d'être vendus, les tableaux s'exposent pour de l'argent; c'est une partie de plaisir pour le monde. Les dames viennent se placer en toilette sur les bancs. Silence comme à l'église; il ne s'agit pas de rire; on a banni l'épanouissement du cœur. Me promenant au centre d'une population d'une dévorante activité, je me répétais intérieurement, au milieu de toutes ces convoitises, comme Walter Scott à Pompéi : Ville des morts! ville des morts!

Il y a des sculpteurs distingués; je crois qu'ils iront encore plus loin. J'ai admiré,

à Philadelphie, le groupe formé d'une jeune fille adulte présentant une aiguière à un garçon de douze à treize ans. Ce morceau m'a paru d'une grande perfection; je regrette d'avoir perdu le livret où je pourrais lire le nom de l'artiste pour le citer.

Les décorations de théâtres sont d'un effet strident, comme aussi la musique. Les violons ont un son plus puissant, les pianos sont plus sonores que les nôtres; en un mot, les orchestres sont éclatants.

A une petite sauterie de jeunes gens, dans une bonne famille de Cincinnati, l'orchestre était composé d'un mulâtre. Je n'ai jamais entendu jouer la contredanse avec plus de grâce et de légèreté. Je me suis donné le plaisir de lui faire compliment.

CHAPITRE XVIII.

Les sciences naturelles.— MM. Audubon et Agassiz. Mot d'Arago à M. de Humboldt. — Munificence des particuliers envers les savants. — Visite de M. Agassiz. — Annonces choquantes. — Crime d'un professeur à Boston.

Les sciences naturelles comptent dans ce pays neuf, outre beaucoup de partisans et de Mécènes, plusieurs hommes éminents. Pour procéder par ordre de date, je citerai M. Audubon et M. Agassiz, Suisse, du canton de Vaud. Ils ont conquis, chacun dans leur genre, une réputation méritée.

M. Audubon joignait à un grand talent d'observation un courage indomptable pour

poursuivre ses recherches au milieu des dangers, et une habileté rare pour le dessin. Il a donné aux oiseaux qu'il a représentés (c'est de l'ornithologie qu'il s'est le plus particulièrement occupé) l'attitude et le mouvement de chaque espèce; il les a placés dans le paysage et au milieu des plantes que chacune affectionne; il a poursuivi ses travaux, partageant la vie et les périls des tribus indiennes, couchant parmi les roseaux, dans des marais, pour surprendre les échassiers et décrire ensuite leurs habitudes. Un citoyen opulent, et il faut le dire à l'honneur des Américains du Nord, il s'en trouve toujours de prêts à seconder le génie, a fait les fonds nécessaires à la publication de son œuvre immense. Il s'agissait de la description et de l'image gravée de tous les volatiles des Etats de l'Union. M. Audubon fils a fait une seconde édition, dont j'ai vu les exemplaires chez

M. Hooper, riche citoyen de Cincinnati, protecteur éclairé des artistes.

M. Agassiz était déjà connu en Europe avant d'être professeur au collége de Cambridge. Il avait déjà publié à ses frais des in-quarto très-estimés sur les fossiles. Il était dans la familiarité de MM. Arago et de Humboldt; il m'a raconté qu'étant en tiers à l'observatoire avec ces deux savants:

« Tu ne sais pas écrire, dit Arago à M. de Humboldt. » Celui-ci se mit à rire.

Je me suis aussi souvent rencontré avec M. Arago. La dernière fois que j'ai dîné avec lui, c'était chez Mme Jars, veuve de l'ancien receveur-général du département de Seine-et-Marne, dont mon père avait été associé.

Arago venait d'accompagner le roi Charles X pendant une visite au musée d'artillerie; il était évidemment ému de la séance; il ne nous parla que de l'honneur

qu'il venait de recevoir, nous racontant les moindres détails de la conférence avec beaucoup d'intérêt pour nous.

M. Arago a été un des causeurs les plus brillants de l'Europe ; ce jour-là il était enivré de royauté.

Pour en revenir aux naturalistes, je tenais ma lettre d'introduction à la main, me dirigeant vers la maison de M. Agassiz, à Cambridge, lorsque je vis venir à moi un homme de bonne mine, dont le chapeau en arrière laissait voir un front encyclopédique. Je n'hésitai pas à lui présenter ma lettre, qu'il lut en me priant de l'excuser de ne pas retourner immédiatement chez lui ; il se rendait à Boston à un rendez-vous auquel il ne pouvait manquer, m'assurant qu'il viendrait me voir le plus tôt possible à l'hôtel Revere.

Il ne se fit pas attendre ; le soir même on m'annonça le savant ; et comme j'ai habité

le canton de Vaud, nous avons d'abord parlé de ce riant pays. Ensuite, il m'a raconté la création de son musée; comment l'élan fossile d'Ecosse, que j'avais admiré, lui venait d'un lord de ses amis; comment il trouvait des ressources inépuisables dans la bourse des riches particuliers de Boston, auxquels il ne s'adressait jamais sans que leurs envois ne surpassassent ses demandes.

Je dois une soirée bien agréable au professeur de Cambridge; il y avait de plus avec nous un riche banquier et une bouteille de vin de Champagne.

Dans son dernier ouvrage, M. Agassiz a introduit, à propos des causes premières, quelques religiosités étrangères à la science, dont la récompense, à laquelle il ne songeait pas, ne s'est pas fait attendre. L'Etat de Massachussets lui a voté une somme de 25,000 dollars (125,000 francs). On est

heureux d'apprendre qu'un homme dont le patrimoine avait été consacré à la publication d'ouvrages scientifiques, soit récompensé comme il le mérite.

Deux jours après, j'ai assisté à son cours d'histoire naturelle, à Cambridge. La leçon roulait sur la similitude et la différence existant entre les mollusques et les vertébrés ; derrière le pupitre était une grande ardoise sur laquelle il a dessiné très-joliment un homard et une huître construisant l'un et l'autre à mesure qu'il faisait la démonstration.

M. Agassiz parle très-bien l'anglais. Il me disait que quand il était embarrassé, il ne se faisait pas scrupule d'improviser des mots; il réunit, d'ailleurs, la clarté à la profondeur.

Un architecte ou un maître d'armes peut se faire médecin et pratiquer, s'il trouve des malades, du jour au lendemain. Voici

une preuve des anomalies fréquentes en ce pays; c'est une annonce que je copie; elle est à la suite d'une foule d'autres du même genre, où les différents docteurs, après avoir traité leurs confrères d'ignorants, de charlatans et de jongleurs, proposent des remèdes analogues aux suivants. Cette annonce est tirée du *Boston Herald* du samedi 6 avril 1861. Ce journal est conservateur et des plus répandus. Boston est, comme on sait, la ville puritaine par excellence.

« Le nouveau remède européen pour les dames, une découverte entièrement nouvelle.

» Le grand desideratum si fort recherché.

» Cette médecine surpasse considérablement toutes les drogues empoisonnées et les remèdes dangereux qui causent des souffrances si prolongées après leur usage, devenant ensuite permanentes.

« L'objet du célèbre remède européen

est d'éviter de pareilles influences et de pareils effets.

» La parfaite combinaison chimique, basée sur des principes scientifiques du remède pour les dames, son effet sûr, est le résultat des recherches profondes et du talent supérieur du célèbre docteur Morrill.

» C'est le même remède employé par les Orientaux avec des résultats si satisfaisants, pour empêcher un trop grand accroissement de famille. »

En voilà assez sur la publicité de ce pays si moral.

Un événement tragique a consterné l'école de médecine, à Boston, Un professeur a assassiné son créancier, qui venait lui demander de l'argent ; il lui a ensuite coupé la tête, qu'il a fait brûler. Il avait suspendu le corps dans un lieu secret, où il a été trouvé. J'ai vu le lieu de la scène. Sans la

persévérance et l'adresse d'un policeman, ce crime serait resté impuni, et l'auteur aurait continué à être très-respecté.

CHAPITRE XIX.

La poésie naît partout. — M. Longfellow. — M. Emerson. — Quelques-unes de ses opinions. — Madame d'Agout.

La poésie naît indifféremment partout. Les États-Unis ont produit des écrivains dont les talents ont embrassé toutes les branches de la littérature, à l'exception du théâtre.

Cooper et Washington Irwing sont morts ; ces deux écrivains étaient en même temps bons poëtes. Aujourd'hui plusieurs talents leur ont succédé. M. Longfellow est un romancier des plus attrayants ; il peint les

mœurs dans des nouvelles vraiment littéraires; il se plaît à reproduire les nuances délicates des caractères et des sentiments; il y réussit, et rappelle la manière de Sterne et d'Hoffmann, quoique rien dans ses ouvrages pleins d'originalité ne sente l'imitation.

Il est professeur de littérature au collége de Cambridge. C'est un blond, de taille moyenne, à l'œil rêveur et distrait. Je ne le connais que de vue, ayant été avec lui dans l'omnibus de Boston. M. Longfellow est encore jeune; il n'a pas dit son dernier mot.

J'avais lu dans une revue célèbre un article à la louange de M. Emerson. Je me suis empressé de me procurer son ouvrage intitulé *Conduct of Life*.

Je dois le dire, j'ai été ravi à la lecture de ce livre. M. Emerson est un philosophe en frac; rien de plus clair, de plus vivant,

de plus pratique que ses leçons ; il veut le bien, prouvant à chaque ligne qu'il est en même temps l'utile, le beau, le nécessaire.

Il dit de l'immortalité, que l'âme bien employée n'en est pas curieuse ; elle est si bien, qu'elle est sûre d'être toujours bien, et n'interroge pas les puissances suprêmes.

Of immortality, the soul, when well employed, is incurious. It is so well that it is sure it will be well. It asks no questions of the supreme Power.

Il prétend qu'il n'y a pas un millimètre cube de fausseté sur la terre ; que le visage de l'homme, pas plus que sa langue, ne peuvent mentir sans qu'on s'en aperçoive ; que celui qui cache un objet sous son vêtement montre qu'il cache quelque chose, et laisse le plus souvent deviner ce que c'est ; qu'un écrivain, excité par le café, le vin ou l'opium, produit des écrits dont les qualités ou les défauts montrent à laquelle de

ces trois substances cet écrivain a eu recours pour se monter la tête.

J'ai entendu une lecture de M. Emerson.

C'est un homme grand, maigre, dont la bouche a plus d'expression qu'on n'en rencontre ordinairement dans le pays. Il a la gaucherie de Paganini, quand ce divin artiste entrait sur la scène de l'Opéra; mais chez M. Emerson, elle persévère quand il est au pupitre; il se dandine sur ses jambes tout le temps de la séance.

Je me suis permis de lui adresser la parole en français; il m'a répondu en anglais, sans me regarder, et les yeux à la corniche. Je lui faisais compliment sur son dernier ouvrage. Voici notre conversation :

M. Emerson : «Connaissez-vous Mme d'Agout? — Oui, Monsieur; j'avais l'honneur de la voir pendant un temps chez M. de Coincy, dont la maison était ouverte les

jeudis, quand Mme d'Agout était encore Mlle de Flavigny. »

Là-dessus, moi de renchérir sur le mérite de ses écrits philosophiques, qui, en effet, m'enchantent; lui de regarder dans le vague. J'ai pu croire que la question qu'il m'avait adressée était une formule cabalistique, pour savoir si j'étais initié, et que jugeant mon ignorance, il était inutile d'aller plus loin.

Je n'ai pas eu la bonne fortune de rencontrer le capitaine Main Reid.

CHAPITRE XX.

Le fumeur au Sénat. — La Maison blanche. — Réception simple du Président. — Le Capitole. — Pèlerinage au tombeau de Washington.

La ville de Washington, où je suis arrivé au commencement d'avril 1861, est située dans le district de Colombia, originairement cédé au gouvernement fédéral par les États de Virginie et de Maryland. Le territoire est de cent milles carrés. Elle est le siége du gouvernement. Bâtie sur une très-vaste échelle, les principales rues sont plus larges que le boulevard à Paris. J'ai visité d'abord le palais du sénat, où un par-

ticulier assis sur un des beaux fauteuils fumait et crachait à son aise sur le tapis, sans que le gardien lui fît la moindre observation. Me dirigeant ensuite vers la maison blanche, élégante habitation du président; dans le salon splendide de cette résidence, un autre particulier était étendu tout de son long sur le canapé, et s'il ne fumait pas, c'est qu'il mâchait le Maryland.

On est surtout étonné de ce sans-gêne chez un peuple d'ailleurs pointilleux à l'excès dans une foule de circonstances.

L'installation du président se fait sans cérémonie; il doit prêter serment sous cette formule : « Je jure solennellement que je remplirai fidèlement la place de président des États-Unis, et que je garantirai, protégerai et défendrai la constitution. » Un magistrat de village peut recevoir ce serment aussi bien que le chef suprême de la justice. Quand le général Washington fut élu

pour la première fois, le 1er mai 1789, il prêta serment à l'hôtel de ville, à New-York.

Le Capitole est un beau monument pas encore achevé; il a coûté des sommes considérables; quelques-unes de ses parties m'ont frappé par la justesse des proportions.

Il est convenable de faire un pèlerinage au tombeau du général dont la ville porte le nom. Je me suis en conséquence embarqué sur le Potomac, dans un joli steamer, pour me rendre à Mont-Vernon. En passant à Alexandria, où l'on s'arrête pour descendre des passagers, j'ai vu la plus grosse chaîne d'or avec breloques que j'aie jamais rencontrée. Un nègre la portait pendue à sa boutonnière; il était avec quelques autres sur le ponton de débarquement. La Virginie est un pays à esclaves. C'était un curieux échantillon; on lui faisait compliment depuis notre bord sur son opulence;

alors il a tiré de sa poche une poignée de pièces d'or, qu'il nous a montrées. Cet Africain était, à coup sûr, un conservateur.

Il y avait un Français aimable sur le bateau avec sa belle, grande, fraîche et gracieuse jeune femme. Nous avons bientôt lié conversation, et le trajet m'a paru trop court. Les abords de la tombe du héros des États-Unis sont fort négligés. On monte par un ravin, et l'on arrive à une voûte en brique, où sont les sarcophages du général et de sa femme. La maison de campagne est au dessus ; c'est une villa entourée de balcons en bois. Du reste, aucun établissement pour se reposer ; on est libre de s'asseoir sur le gazon. Un homme qui apporterait un poulet froid et une bouteille de Sauterne serait lapidé sur place. Cependant les Virginiens sont moins redoutables que les Yankee en fait de tempérance.

CHAPITRE XXI.

Baltimore. — La maison Winans. — Le bateau sous-marin.

Baltimore est la plus jolie ville des Etats. Les nègres et négresses qu'on rencontre dans les rues font plaisir à regarder. Ils sont bien vêtus, et le contentement est peint sur leur visage. Par bonheur je n'ai pas eu l'occasion de voir les souffrances de la race africaine dans le Sud ; je les crois exagérées par les auteurs dont la mission est de détruire l'esclavage ; mais l'humanité souffrira tant que cet état de choses ne sera pas

modifié dans le sens du christianisme; la simple inféodation des hommes de couleur à la terre qu'ils cultivent serait un grand pas de fait. L'application en est praticable et fort à désirer dans l'intérêt des propriétaires et de la justice.

Baltimore, capitale du Maryland, fait un grand commerce, et renferme un grand nombre de familles opulentes.

La maison de M. Winans, la plus belle de l'endroit, est au milieu d'un beau jardin. Les statues n'ont point de piédestaux. C'est un plaisir de toucher la main à la Vénus de Canova. M. Duval, de Genève, avait dans sa galerie une délicieuse statue antique ; il surprit un jour une dame polonaise lui baisant la main, quoiqu'elle fût sur un piédestal.

Il y a aussi deux biches grandes comme nature, en pierre, qu'on aimerait mieux vivantes.

Les serres sont richement garnies de plantes rares. M. Winans, ingénieur distingué, a fait sa fortune en Russie en construisant des chemins de fer. Il est l'inventeur d'un très-curieux bateau à vapeur destiné à traverser l'Océan en quatre jours, en coupant les plus hautes vagues. Figurez-vous un cigare de deux cents pieds de long; les roues sont au centre et tournent autour du milieu du cigare. Ceux qui s'aventureront les premiers dans cette fantastique machine seront plus audacieux que le premier navigateur; la chaleur à l'intérieur sera suffocante. Il est à croire que le propriétaire au beau jardin et à la grande fortune sera le premier à tenter l'aventure. De quoi n'est pas capable l'amour-propre d'auteur? Il portera probablement M. Winans à s'enfermer vivant dans son propre cigare allumé.

CHAPITRE XXII.

Retour à Boston. — La Ménagerie. — Le quaker naturaliste. — Le marché. — Adieux.

Quand on revoit pour la seconde fois une ville étrangère, on en est déjà un peu citoyen. Boston m'a paru plus hospitalier que quand j'y suis débarqué. Il y avait près de l'hôtel Revere et dans la même rue, en se dirigeant vers Washington-street, une ménagerie contenant les plus belles espèces d'animaux féroces. Une famille de lions était digne de l'intérêt d'un homme qui a toujours aimé l'histoire naturelle avec pas-

sion; les deux lionceaux issus du couple superbe jouaient hors de la cage et se promenaient entre les jambes des visiteurs, se laissant caresser avec complaisance. J'ai été tous les jours à cette exhibition, et je n'ai jamais manqué d'y rencontrer un quaker, prenant la plus vive distraction peut-être qu'il se fût accordée de sa vie; il se plaçait près du poële, sur une chaise, en face d'une grande cage contenant un jeune tigre, deux panthères et un petit ours; il restait là en contemplation. Quand un enfant passait devant ces animaux, il me faisait remarquer l'expression carnassière des yeux du tigre. J'ai vu là un mammifère rongeur de l'espèce lièvre, qui se rencontre dans les prairies, où on prétend qu'il forme des villages. Sa forme se rapproche du castor; on l'appelle improprement chien des prairies. On dit que dans chaque terrier habite avec la famille un serpent à sonnette

qui, sur chaque portée, prend un petit sans faire aucun mal aux parents. Ceci ressemble à un conte populaire, et n'en est pas moins effrayant.

Dans d'autres ménageries moins bien tenues que celle de Boston, à Cincinnati, on prend bien peu de précautions pour la sûreté des visiteurs.

Les marchés de Boston sont de grands bâtiments bien aérés, où chaque genre de denrée a son département. Des gens riches font souvent leurs achats eux-mêmes. Néanmoins, je n'ai vu aucun de ces établissements qui valût le marché de Liverpool.

Je m'embarque, le 17 avril, pour l'Europe sur l'*America*. Je ne disais rien à un ami déjà en voiture dans la cour des messageries de la rue du Boulloy ; il me cria en partant : Bon voyage ! J'en dis autant au lecteur.

CHAPITRE XXIII.

Conclusion historique.

La guerre entre l'Angleterre et les Etats-Unis a duré plus de sept ans; et pendant l'espace de cinq, toutes les puissances maritimes de l'Europe avaient pris une part active à la lutte. Suivant sa louable habitude, l'Angleterre avait augmenté sa dette de plus de deux milliards et demi, qu'elle n'a pas payés aujourd'hui 21 novembre 1861. Les États-Unis en avaient contracté une de plus de deux cent vingt-cinq millions, qu'ils ont acquittée au bout de peu

d'années. Les soldats n'étaient pas payés, et des coalitions se formaient pour forcer le congrès à leur rendre justice. Washington sauva la république par l'ascendant qu'il exerçait sur ses compagnons d'armes. La paix avait été signée le 3 février 1783. C'est de ce jour que cette immense contrée, par l'industrie et les qualités utiles de ses habitants, est parvenue à un haut degré de prospérité, s'annexant de proche en proche de grandes provinces.

L'heure de la discorde a malheureusement sonné. On pourra bien replâtrer par une paix momentanée et par des concessions réciproques une dissidence aussi prononcée. Le charme est rompu. Le fantôme de puissance grandissant à l'ouest, a montré jusqu'aujourd'hui dans la lutte peu de ressources militaires; mais, je le répète, la maison est bonne, le peuple laborieux; il sortira de cette crise prévue depuis long-

temps ; un bon traité de commerce entre le Nord et le Sud assurera ses relations commerciales, et l'Europe continuera encore longtemps à envoyer ses marchandises bien payées dans le Nouveau-Monde.

CHAPITRE XXIV.

Conclusion pratique.

Celui qui, jeune, pauvre et entreprenant, aime les affaires; celui qui, possédant les mêmes avantages, aime l'agriculture, s'il y joint le travail et la persévérance, se créera plus vite une position en allant aux États-Unis qu'en appliquant ses facultés en Europe. Je dois ajouter à ce que j'ai dit au chapitre de l'*Émigration* que la vie n'est pas plus chère dans l'Ouest que dans le département de Seine-et-Marne; la viande

est sensiblement meilleur marché. Il n'y a pas de pays où les bonnes mœurs et la frugalité soient plus vite appréciées, et où celui qui possède ces avantages puisse trouver plus de secours et d'appui. Les Américains du Nord agissent plus en consultant leur raison que leur entraînement sympathique. Il faut donc des qualités solides pour les séduire. Qu'on suive l'exemple de tant de Français, sans compter Stephen Girard, qui, partis à bord d'un navire, où ils s'engageaient pour être utiles, ont fait de grandes fortunes. Beaucoup se font naturaliser Américains, surtout s'ils sont mariés dans le pays; mais ils regrettent toujours les oignons d'Égypte; ceux de la seconde génération sont déjà enracinés dans le sol; néanmoins mon ami L..., quoiqu'il ait chevaux et campagne, ne se console pas dans une ville de l'Ouest, où je l'ai connu, d'avoir abandonné le 1er régiment de

chasseurs d'Afrique, où il faisait une certaine figure, pour se faire négociant.

CHAPITRE XXV.

Conclusion philosophique.

En Amérique comme au Japon, à Calcutta comme à Moscou, à Boston comme à Rome, on peut prouver, par des raisons suffisantes, que tout est bien, que tout est mal; cela dépend des goûts, des caractères et de l'éducation des différents juges appelés à délibérer. Il y a cependant un juste-milieu pour apprécier, que je crois aussi avoir rencontré; on le trouve plus sûrement en prenant le temps comme il vient, les saisons à leur tour, les hommes comme

ils sont, en travaillant selon ses forces et sa capacité, en remplissant ses devoirs. Voilà la science que j'ai rapportée de mes pérégrinations. Pourquoi poursuivre le bonheur comme Leverrier poursuit une étoile, loin de vous? Il est au coin de votre feu quand vous avez fini la lecture de ce livre.

TABLE.

Pages.

PRÉFACE. 5

CHAPITRE I. — L'hôtel du Louvre. — Promenade au bois. — L'Opéra. — Saint-Ange. — Epernay. — Théâtre français. 9

CHAPITRE II. — Fenton's hotel. — M. Spurgeon. — Le Musée britannique. — Portrait de l'Arioste. — Palais de Sidenham. — L'Aristocratie. 21

CHAPITRE III. — La salle à manger de l'hôtel d'Adelphi. — L'Europa. — Les sermons à bord. — Idée de Bâcon. — Le nain suédois. — Halifax. 29

CHAPITRE IV. — Boston. — Les dîners américains. — Le collége de Cambridge. — M. Felton. — Habitudes des habitants. 43

CHAPITRE V. — Le Métropolis. — Le nègre. — Arrivée à New-York. — Astor House en feu.

Pages.

— Musée Barnum. — What is it. — Le poisson Ange. — E.-V. Haugvout et Cie. — La ville. 51

Chapitre VI. — Les forêts primitives. — Le dîner de Rochester.—Niagara.—Les chutes. 65

Chapitre VII. — Cincinnati. — Les bains. — Séparation dans la société. — Les établissements de salaisons. —Les plaisirs du monde. — Le cimetière par actions. — La campagne. Les bureaux de renseignements. — La culture de la vigne. — Les lectures. — Le port. — Les Irlandais. 74

Chapitre VIII. — Fondation d'une banque. . 93

Chapitre IX. — Nécessité de savoir l'anglais. — Cours de littérature française. — Les Icariens. 95

Chapitre X. — Activité des Américains. — La tempérance générale. — Le formalisme. — L'instruction. — Absence de société. 102

Chapitre XI. — Elégance du charronage. — Les voitures de place. — Les affaires. — Les magasins. 109

Chapitre XII. — Démocratie exagérée. — Activité.—Ressources du pays. — Le président. — Sécession en progrès. 112

Chapitre XIII. — Prix des terres. — Etablis-

Pages.

sement des colons. — Manière de procéder. — Fièvres et moustiques. — Aisance probable en dix ans. 121

CHAPITRE XIV. — Stephen Girard. — Ses débuts. — Ses fondations. — Son testament. . 127

CHAPITRE XV. — Le géant à Niagara. — Sévérité des habitudes. — Indulgence des voyageurs. 133

CHAPITRE XVI. — L'archevêque de Cincinnati. — La nouvelle Jérusalem. — Les shakers. — Annonce d'un nouveau dogme.—Réflexions. 136

CHAPITRE XVII. — Habitudes excusables. — Prétention aux beaux-arts. — Exposition des tableaux. 145

CHAPITRE XVIII. — Les sciences naturelles. — MM. Audubon et Agassiz. — Mot d'Arago à M. de Humbold. — Munificence des particuliers envers les savants. — Visite de M. Agassiz. — Annonces choquantes. — Crime d'un professeur à Boston. 149

CHAPITRE XIX. — La poésie naît partout. — M. Longfellow. — M. Emerson. — Quelques-unes de ses opinions. — Madame d'Agout. . 158

CHAPITRE XX. — Le fumeur au Sénat. — La Maison blanche. — Réception simple du Président. — Le Capitole. — Pélerinage au tom-

Pages.
beau de Washington. 163
CHAPITRE XXI. — Baltimore. — La maison Winans. — Le bateau sous-marin. 167
CHAPITRE XXII. — Retour à Boston. — La ménagerie. — Le quaker naturaliste. — Le marché. — Adieux. 170
CHAPITRE XXIII. — Conclusion historique. . . 173
CHAPITRE XXIV. — Conclusion pratique. . . . 176
CHAPITRE XXV. — Conclusion philosophique. 179

1/57
50

71.2009.084.08117

GENÈVE. — IMPRIMERIE CH GRUAZ, CITÉ, 19.